

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !

vendredi 4 juin 1926

Sommaire :

Le Cardinal Mercier philosophe et initiateur
Impressions du Midi
Les heures bénédictines
Léopold II

Maurice De Wulf
Vicomte Ch. Terlinden
Chanoine Paul Halflants
Comte L. de Lichtervelde

Les idées et les faits : **Chronique des idées** : A propos d'un Pardon breton,
Mgr J. Schyrgens. — Union des Églises. — **Afrique.**

La Semaine

◆ *Le Gouvernement a déposé ses projets financiers en vue du salut du franc : économies et nouveaux impôts !*

Le pays est appelé à se sauver lui-même par, un effort énergique. Il est prévu que pendant quatre années un milliard et demi de suppléments temporaires d'impôts et de taxes serviront à amortir la dette de l'Etat, la dette flottante surtout, celle qui fit échouer la stabilisation...

Et la confiance semble renaître lentement, la confiance sans laquelle aucun redressement financier ne peut aboutir !

☞ *Ce ne sont pas les impôts qui effraient les bons citoyens mais... le doute quant à leur efficacité.*

Un gouvernement qui inspire confiance peut demander beaucoup. Et s'il emploie bien ce qu'il demande raisonnablement, le but est en vue...

◆ *Abd-el-Krim est enfin vaincu.*

Une France mieux gouvernée eût sans doute mis cet aventurier à la raison, plus rapidement et à moins de frais. Il est d'ailleurs permis de penser qu'Abd-el-Krim et ses... conseillers-complices ne se sont décidés à tenter l'aventure que parce que le Cartel préside aux destinées de la France.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 29,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX
BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) : : 6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . 6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 6.65 %
2° Après le quatrième mois 6.55 %
3° Après le troisième mois 6.45 %
4° Après le deuxième mois 6.35 %
5° Après un mois 6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

28^e Congrès Eucharistique à Chicago (20-24 juin)

Départ Européen à Anvers le 2 juin par le **MELITA**
Retour à Anvers le 8 juillet par le **MINNEDOSA**

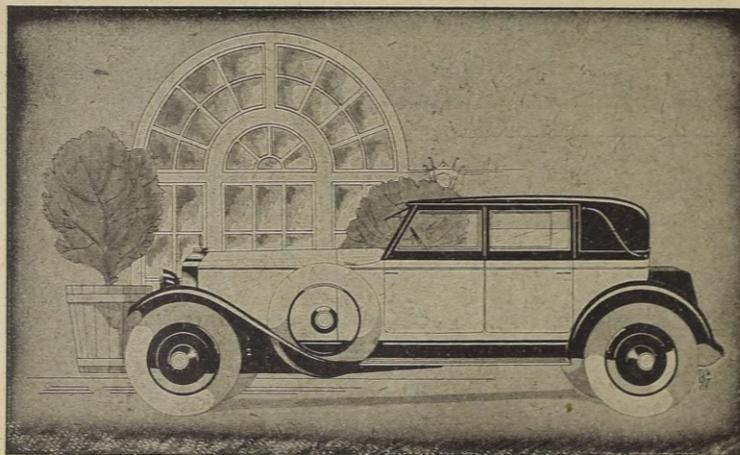
*Visite de Québec — Montréal — New-York —
Washington — Chicago — Détroit — Usines
Ford — Toronto — Chutes de Niagara. —*

Organisation complète tous frais compris
par

LE GLOBE 3, Avenue Louise, BRUXELLES
41, Avenue de France, ANVERS

en collaboration avec le Canadian Pacific

Brochure explicative gratuite sur demande.



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Sec. An. Bruxelles Sec. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DESINFECTIION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

Le Cardinal Mercier philosophe et initiateur^(*)

I. — Le moment.

Lorsqu'en 1882, D. Mercier commença d'écrire, le firmament philosophique n'offrait pas l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Les constellations de systèmes occupaient d'autres positions. Certaines étaient à peine visibles. Des astres brillants se levaient qui semblaient promettre des feux durables et qui ne furent que météores éphémères. C'était assurément le cas pour Herbert Spencer dont on parle à peine aujourd'hui, et que ses amis eux-mêmes commencent à oublier. Il travaillait alors à cette *Synthetic Philosophy* qui devait, dans sa pensée, rendre éclatant le triomphe du positivisme, et réduire à l'unité tout le savoir humain suivant le mode de penser positif. Avec quelle impatience D. Mercier, alors professeur à Louvain, attendait la publication du sixième volume, qui parachève l'œuvre, et traite de la morale et de la sociologie! L'idéal rêvé par Spencer n'était pas fait pour lui déplaire, car lui-même mûrissait patiemment des conceptions d'ensemble sur l'univers et le réel. Mais il avait discerné d'un coup d'œil, ce que la méthode positiviste a d'étroit et d'arbitraire, et compris pourquoi sa vogue ne pouvait avoir de lendemain. Lisez les premières œuvres philosophiques de D. Mercier, et vous verrez quelle place le positivisme occupe dans ses polémiques. Il ne cesse de dénoncer son ambitieuse insuffisance, de montrer que le *fait expérimenté* n'est pas nécessairement l'*unique* réalité, que les hommes de science sont dupes d'une illusion quand ils croient pouvoir se passer de principes rationnels sans lesquels l'interprétation des faits est impossible. Aujourd'hui, la faiblesse de l'armature positiviste est devenue un lieu commun, mais il n'en était pas ainsi il y a quarante ans, et on peut dire que Mercier forgea les objections métaphysiques que tant d'autres n'ont fait que répéter après lui.

« Est-il rien de plus tyrannique — écrit-il dans un article programme — que les deux dogmes fondamentaux du positivisme, l'affirmation d'un mode unique de connaissance et la doctrine de l'évolution?... On nous dit que l'intelligence humaine n'a qu'un seul mode légitime de connaître et on récuse a priori toute affirmation ayant pour objet des rapports essentiels, absolus, indépendants de la constatation des faits concrets; on ne veut plus voir que la matière, on s'interdit l'examen de tous les problèmes qui touchent aux réalités immatérielles. » (1).

Quand il démontre contre Taine la réalité des substances, contre Ribot la différence entre les mots généraux et les notions générales, contre Stuart Mill la valeur du syllogisme aristotélicien, contre Huxley l'existence d'un Être suprême et Infini — Mercier perce à jour ce qu'il appelle le postulat injustifié, le vice congénital du positivisme.

Au moment où l'étoile du positivisme montait au zénith, un groupe de philosophes spiritualistes jetaient des lueurs mourantes. Assemblage bizarre de spéculations sur Dieu, sur l'âme

(*) La revue *Néo-scholastique* (place Cardinal Mercier, 1, Louvain), consacre son numéro de mai, à son fondateur le cardinal Mercier.

Nous devons à l'aimable obligeance de M. De Wulf, son directeur actuel, de pouvoir reproduire la belle étude qu'il consacre au *Philosophe et à l'Initiateur*.

Disons, pour engager nos lecteurs à se procurer ce numéro, que le chanoine NOËL y traite du *Psychologue et du logicien*, le chanoine BALTHASAR du *Métaphysicien*; l'abbé P. HARMIGNIE du *Moraliste*; M. G. LEGRAND de l'*Esthéticien*; le R. P. CHARLES de l'*Écrivain spirituel*. Ces études sont suivies de la *Bibliographie des travaux de S. Em. le cardinal Mercier* et d'un dernier article sur *Le successeur du cardinal Mercier*.

1. La *Philosophie néo-scholastique* dans *Revue Néo-Scholastique*, 1894, p. 12.

suprasensible, sur les réalités substantielles du monde extérieur, sur la liberté, sur l'instinct rationnel, elles se rattachaient à la « philosophie classique » qui jadis, sous la dictature de Victor Cousin, régénait les esprits en France, et que Taine avait discréditée dans un livre fameux. Ceux qui passaient pour être ses derniers affiliés officiels — un Paul Janet, un Vacherot — affichaient des sympathies étranges pour le monisme, et écrivaient des *Testaments philosophiques*, où ils brûlaient ce qu'ils avaient autrefois adoré. Les origines loiraines de ce spiritualisme éclectique remontaient à Descartes, et c'est ce résidu d'idées cartésiennes qui résista le mieux à l'action décomposante du temps. Il continuait de servir d'arsenal à un groupe de catholiques, qui se souciaient avant tout de sauvegarder les bases spiritualistes de l'apologétique chrétienne, et nul n'ignore que les séminaires français furent ses derniers asiles.

D. Mercier se dresse contre ce cartésianisme à l'eau de rose avec autant de vigueur qu'il attaque le positivisme. Il ne veut pas d'une philosophie qui pousse au divorce de l'âme et du corps, qui attribue les actes supérieurs de l'homme non pas à l'*homme*, mais à une *partie* de l'homme, ou moi conscient. Les faits biologiques, physiologiques, linguistiques établissent l'aspect organique de toutes nos fonctions psychiques, y compris les plus élevées. Tout le long de sa carrière, Mercier traite le cartésianisme en ennemi sournois du spiritualisme traditionnel; il lui reproche de détruire l'unité de l'être humain, sous prétexte d'exalter sa meilleure part.

Il y avait d'ailleurs autre chose qu'il ne pardonnait pas, non au cartésianisme, mais aux catholiques d'alors qui compromettaient le catholicisme en se jetant dans ses bras. Mercier répugnait, — avec combien de raison — à l'idée de réduire la philosophie à une sorte de vasselage dogmatique. Qui dit philosophie, dit indépendance et recherche désintéressée. Il importe de rechercher « avec désintéressement la vérité, toute la vérité, sans se préoccuper de ses conséquences. » (1). Plus tard, dans une envolée superbe, il rappellera aux maîtres et aux étudiants de l'Université de Louvain, les droits de l'investigation rationnelle, et il ramènera la question à une théorie de méthodologie scientifique. Le morceau mériterait d'être cité en entier.

« Assurément, il y a des heures, celles de la recherche scientifique, où la neutralité nous est commandée. Il ne faut pas aborder les problèmes de la physique, de la chimie, de la biologie, ceux de l'histoire ou de l'économie sociale avec le dessein préconçu d'y chercher une confirmation de nos croyances religieuses.

» Considérer un objet au point de vue scientifique, qu'est-ce, en effet, sinon l'isoler mentalement pour le regarder en face et le saisir, seul, d'une perception plus nette?

» Chaque fois que le progrès de la pensée, conditionné par la division du travail, fait surgir du pêle-mêle des observations empiriques l'objet d'une science nouvelle, c'est qu'un homme de génie a su dégager de l'encombrement inordonné où d'autres tâtonnent, un aspect nouveau, isolable, inaperçu jusqu'à lui, de la réalité. Les vieux scolastiques appelaient cet aspect distinct du réel, objet d'une science à part, l'objet formel de cette science. Dès lors, considérer une science sous un autre angle que celui que présente son objet formel, apporter à la considération de celui-ci une attention partagée entre cet objet et autre chose, entre cet objet et un problème ressortissant à une autre discipline,

1. La *Philosophie néo-scholastique*, dans *Revue Néo-Scholastique*, 1894, p. 13.

entre cet objet et une tâche apologétique, c'est méconnaître l'essence même de la spéculation scientifique, c'est marcher à rebours du progrès que le chercheur est censé pour suivre. » (1).

Religion et philosophie sont choses différentes. Elles s'appellent et se complètent, mais elles sont distinctes. Une des tâches les plus délicates et les plus ardues de ce maître de la pensée qui devait monter jusqu'au faite des honneurs dans l'Eglise catholique, fut de tenir tête à des amis maladroits, qui, au contraire, s'obstinaient à confondre les deux disciplines. S'il prêta tant d'attention à Balmès, à Tongiorgi, c'était par tactique bien plus que par conviction. L'heure de ces hommes avait passé. Mais par delà leurs têtes, il visait un groupe de prosélytes, emportés par leur zèle intempestif pour la sauvegarde d'une orthodoxie qui n'avait nul besoin de leur rescousse.

Toutefois, il réservait la meilleure part de son attention à un troisième groupe de philosophes, les systèmes de souche kantienne qui, de toutes parts, envahissaient la pensée du XIX^e siècle finissant. L'Allemagne avait placé Kant sur un piédestal; les universités du monde entier — la Sorbonne en tête — lui brûlaient leur encens. Mercier a fort bien montré que le kantisme vient renforcer le positivisme; qu'ils croisent leur route à ce carrefour décisif où l'esprit doit choisir entre le réalisme et le subjectivisme. « Suivant Auguste Comte, nous ne connaissons que les réalités observables : c'est un fait. Suivant Kant, nous ne pouvons connaître que les objets d'expérience, dans leur *objectivité exclusivement phénoménale* : c'est la loi de la connaissance humaine. » (2).

Si la pensée contemporaine est empoisonnée par le subjectivisme et se consume en de stériles analyses d'états de conscience auxquels ne correspondrait aucun dehors, c'est le kantisme plus encore que le positivisme qui en est responsable : le savoir ne gouverne que les apparences, dit Kant, car telle est la structure de notre entendement que son pouvoir d'opérer des liaisons mentales ne s'applique qu'aux données sensibles.

Au criticisme subjectiviste de Kant, aux vues étroites des positivistes, aux exagérations des spiritualistes outranciers, Mercier avait conçu le projet d'opposer une philosophie rivale, reine du passé, que les compromissions de la Renaissance avaient dépossédée de son sceptre et dont il songeait à restaurer les droits devant le monde contemporain. Il voulait faire un retour intelligent à la scolastique de Thomas d'Aquin, le génie de la pensée occidentale au XIII^e siècle, et inviter le monde contemporain à prendre en considération les solutions préconisées par ce penseur.

L'idée du renouveau était dans l'air. Des hommes comme Trendelenburg ou Jhering s'étaient ouverts en public sur la vitalité de la philosophie du Moyen âge. Mais l'initiative d'un retour effectif au thomisme appartient à Léon XIII qui, dès le début de son pontificat, lui donne de la consistance dans son encyclique *Aeterni Patris*. Nous ne craignons pas de dire que l'idée serait demeurée inefficace, si Léon XIII n'avait rencontré le seul homme de ce temps qui fût à même de la traduire en acte. — D. Mercier.

II. — Le professeur.

D. Mercier était âgé de trente et un ans (3), quand il monta dans la chaire de philosophie thomiste qui, sur la volonté expresse de Léon XIII, fut créée à l'Université de Louvain. Les débuts furent difficiles. A quoi bon rappeler les oppositions qu'il rencontra et les intrigues qui se nouèrent pour étouffer l'entreprise? Ne vaut-il pas mieux évoquer le souvenir de ses hautes qualités professorales, et du foyer d'enthousiasme qu'il alluma dans la jeunesse pour les grandes et nobles recherches auxquelles il la conviait? D'emblée, il s'imposa comme maître, comme initiateur, comme philosophe. Tout était neuf dans cet enseignement qui avait contre lui les apparences de l'archaïsme. Sa diction était nerveuse; sa langue, riche et colorée. Il exposait les problèmes philosophiques dans leur teneur contemporaine, et présentait les solutions du thomisme en regard des opinions d'un Wundt, d'un Charcot, d'un Taine, d'un Delboeuf, d'un William James. On se sentait au cœur de la

vie contemporaine. La discussion serrée, à la fois défensive et agressive, mettait en pleine lumière la force des positions en présence. Les auditeurs affluaient — sans distinction de facultés — à ces leçons libres, que le jeune conférencier était obligé de placer à une heure matinale, afin de laisser intact l'horaire officiel de l'enseignement universitaire. Les professeurs se mêlaient aux étudiants. Ce fut le premier cours public qui s'ouvrit dans une université de notre pays, où la loi, par les programmes rigides qu'elle impose, continue de tuer les initiatives et d'encourager la routine. Leçons claires et précises; ordonnées et enchaînées. Regardez plutôt le portrait si expressif du professeur fait par Janssens en 1894. Ceux qui ont assisté à ces leçons inoubliables retrouvent dans le feu du regard, dans la finesse du visage, dans le pincement des lèvres, dans l'inclinaison de la tête, dans le geste coutumier de la main, l'irrésistible sympathie qui se dégageait de la personne du maître.

Le peintre eut fort à faire pour donner de la fixité à ces traits dont la mobilité extrême soulignait les moindres nuances de la pensée; — tous ceux qui, plus tard, ont reproduit l'image du Cardinal ont été frappés de la vie intense qui rendait difficile à saisir l'émotion interne dont le visage s'animait. Mais Janssens eut une chance unique : il put assister au cours de D. Mercier, comme autrefois le peintre Amélius aux conférences du philosophe Plotin; et il vit l'âme de Mercier s'extérioriser dans son corps. Cette âme aristocratique s'était bâti un corps aristocratique, suivant le mot de Goethe — *Es ist der Geist der sich den Körper baut* — et elle y transparissait tout entière. Goethe n'a fait que traduire cette théorie thomiste que l'âme donne au corps son être, et la personnalité de D. Mercier était une illustration frappante de son enseignement sur la personnalité.

« Enseigner c'est affirmer ». Cette formule, qu'il répétait volontiers, traduisait une conviction profonde chez ce grand éducateur. Le professeur digne de ce nom est tenu de donner son avis — son avis motivé — sur les questions qu'il soulève. Étaier, devant de jeunes intelligences avides de savoir, une série de solutions contradictoires ou discordantes, en leur laissant le soin de faire un choix dont leur inexpérience les rend incapables, est la pire des méthodes pédagogiques. Quand elle s'applique aux problèmes vitaux — Dieu, le sens de la vie, la valeur de la connaissance, pour n'en point citer d'autres, — cette exposition internationale des idées d'autrui ne peut faire que des sceptiques. Il ne convient pas d'inoculer le virus du doute, car ses ravages sont mortels. Assurément, chacun est appelé à repenser par lui-même les doctrines philosophiques qu'on lui a enseignées; mais il ne peut le faire que s'il a reçu d'autrui des vues cohérentes, une synthèse qui servira de fondement à sa propre réflexion. Le respect et la loyauté que D. Mercier pratiquait vis-à-vis des penseurs, dont il exposait les théories, s'alliaient avec un sincère désir de leur emprunter ce qu'elles contenaient de vrai, de rejeter ce qu'elles avaient de faux, de les faire servir en un mot à la construction d'un monument d'idées qu'il projetait d'édifier sur des bases pluralistes et intellectuelles.

Éclairer la jeunesse, dissiper ses doutes, stimuler son amour désintéressé de savoir compte parmi les joies les plus pures qu'il ait goûtées dans sa vie. Ses leçons terminées, il accueillait chez lui, dans son bureau de la rue des Flamands, ceux qui recherchaient son conseil et ses lumières. Ils étaient légion; car il ne fit jamais rien pour se protéger contre leurs visites, et recevait avec le même sourire de bonté les discrets et les importuns. Des réunions hebdomadaires, où une thèse proposée d'office était soumise au feu roulant de la discussion, devinrent rapidement un complément des cours publics du maître, et groupèrent autour de lui une élite, où il choisit un noyau d'élèves et d'amis qui se donnèrent à lui sans réserve.

C'est de ces réunions que sortit la *Société Philosophique de Louvain*, et c'est au cours d'une des séances de cette société que jaillit l'idée de fonder la *Revue Néo-Scholastique de philosophie*.

La tâche du professeur et le labeur d'un homme d'études exigent une concentration de tous les instants. Elles ne s'accroissent pas d'un compromis avec des fonctions étrangères à la science, lesquelles absorbent rapidement à leur profit exclusif le plus clair de l'activité utile de qui les accepte. Mercier était homme à se passionner pour une idée, à la mûrir, à en extraire tout ce qu'elle contient d'efficace : le néo-thomisme fut pendant vingt ans l'unique souci de son existence.

La réalisation de l'idée exigeait une préparation longue, dans les directions les plus variées; car il ne pouvait aborder les bran-

(1) Discours du 8 décembre 1907.

(2) *Le bilan philosophique du XIX^e siècle dans Revue Néo-Scholastique*, 1900, p. 21.

(3) Il naquit à Braine-l'Alleud le 21 novembre 1851, devint professeur de philosophie au Séminaire de Malines en 1877, et à l'Université de Louvain en 1882. L'Institut de Philosophie fut fondé en 1894 et il le dirigea jusqu'en 1906, date de son élévation au siège archiepiscopal de Malines.

ches de la philosophie où il allait se spécialiser sans s'initier aux sciences biologiques. On a rappelé souvent qu'il avait suivi les leçons de Charcot à la Salpêtrière, et celles de Van Gehuchten à Louvain. Coûte que coûte, il voulait se mettre à la hauteur des progrès réalisés en anatomie, en physiologie, en biologie, en médecine mentale, afin de confronter leurs données avec la psychologie qui avait ses préférences. Rappelant volontiers le mot d'un de ses collègues de la Faculté des sciences, M. de la Vallée Poussin, il voulait des « clartés » sur toutes les sciences, car il n'est nulle science qui n'apporte sa pierre au monument de la philosophie. Il mettait un soin non moins grand à lire les philosophes modernes : autre initiation dont il ne pouvait se passer, car il prétendait éclairer la scolastique de Thomas d'Aquin des lumières d'aujourd'hui, et il avait des paroles sévères pour ceux de ses amis qui se contentaient des formules archaïques où le passé avait pétrifié la scolastique. Pour cela, et pour entrer plus tard en contact avec des milieux étrangers, la connaissance des langues vivantes était indispensable. Son talent de linguiste le servait à merveille. Lorsqu'en septembre 1919, il s'embarqua sur le *Northern Pacific* à destination des États-Unis, il avait perdu la pratique de l'anglais, au point de ne pouvoir se faire comprendre des officiers du bord attachés à sa personne. Huit jours après, il improvisait des harangues devant les foules enthousiastes de New-York ou de Boston.

Quand il traversa Milan pour se rendre à Rome, il trouva des accents émus pour répondre en italien aux applaudissements de la jeunesse milanaise. Et n'a-t-on pas vu cet homme qui était Wallon de naissance, acquérir la maîtrise du flamand, qu'il parlait avec ses prêtres et dont il se servait en public ?

Sa puissance de travail étonnait ceux qui l'approchaient. Sa rapidité de conception n'avait d'égale que l'aisance de son style. Il a mis sur les dents tous ceux qui ont travaillé sous sa direction. Un jour — c'était en 1899 — Michel Angelo Billia accusa de matérialisme les solutions idéologiques que Mercier défendait à l'encontre des cartésiens et des spiritualistes exagérés. Il semblait à ce rosminien ombrageux que faire des sensations les pourvoyeuses de nos idées, c'était fatalement dépouiller celles-ci de leur caractère supérieur et original. Le reproche était cinglant. Mercier voulut répondre sur l'heure à ce flot d'incriminations que le courrier venait de lui apporter. Vers les sept heures du soir, il appela le secrétaire de rédaction de la *Revue Néo-scholastique*, lui demandant d'arrêter l'impression de la livraison qui était à la veille de paraître. Mais déjà la livraison était en retard. Le secrétaire plaida la cause des abonnés et des lecteurs, créanciers exigeants qui tiennent à être servis à l'échéance — et proposa de différer de trois mois la réponse nécessaire. Quelle ne fut pas sa surprise, de recevoir le lendemain, au petit jour, un manuscrit tout frais, écrit durant la nuit, verte réponse au contradicteur téméraire.

Car Mercier trouvait dans la discussion un stimulant qui le rendait redoutable. Elle déclenchait en lui des ressorts qui mettaient au jour des réserves insoupçonnées. Marcel Hébert, ou les journaux de l'opposition qui l'ont attaqué sur des points de doctrine, ont reçu des réponses et des démentis terribles à l'égal de coups de massue. D'autres, au cours de la guerre, en firent l'expérience. Il rédigeait ces écrits de circonstance en des moments dérobés à l'étude, à la lumière discrète d'une lampe que ses familiers de la rue des Flamands voyaient brûler à des heures avancées de la nuit. Toute sa vie, il demeura fidèle à ces habitudes de dur labeur, peinant quand les autres se reposaient. Dans l'automobile qui menait l'archevêque d'un village à l'autre de son vaste diocèse, il avait fait installer une table pliante dont il faisait un bureau de travail.

Quand un homme se donne à ses auditeurs comme cet homme s'est donné, il est certain d'être payé de retour. Professeur à Louvain, Mercier fut l'objet des sympathies et des affections de tous ceux qu'atteignait son enseignement ou sur lesquels s'étendait son action. On l'adorait. Il le vit bien lors de cette inoubliable manifestation du 2 décembre 1894, organisée en l'honneur du maître, et du fondateur de l'Institut naissant de Philosophie. Ce jour, on défila les chevaux qui traînaient sa voiture, et les rues qui avoisinaient sa demeure furent bloquées par la foule qui vint l'applaudir. C'était le prélude des triomphes qu'il devait connaître plus tard sur de plus grands théâtres : en septembre 1919, cinquante mille personnes de toute croyance, rassemblées devant la cathédrale de Baltimore, s'inclinaient devant sa main béniissante, et des masses humaines s'agrippaient aux berges de la voie, arrêtant

par leurs acclamations le train qui l'emportait d'une ville à l'autre des États-Unis.

III. — L'œuvre et l'Institut de philosophie.

Aux environs de 1882, un retour au thomisme parut une utopie aux yeux d'un grand nombre. On ne remonte pas le cours des âges. Toute tentative de restaurer telle quelle une phase du passé n'est-elle pas condamnée à l'échec ? Témoin les efforts impuissants de la Renaissance du XV^e siècle pour vivifier l'atomisme ou le platonisme antiques. Et à supposer possible une restauration du passé, à quelle période nous reporterait le thomisme ? En plein Moyen âge, ce qui pour la plupart des penseurs du XIX^e siècle signifiait en pleine barbarie, en pléines ténébres.

Mercier avait répondu à ces objections irritantes. « Il ne s'agit pas, écrit-il dans son article-programme, de retourner en arrière, ni d'asservir notre pensée à celle d'un maître — ce maître fut-il Thomas d'Aquin.

» Mais quand, après examen, on reste convaincu qu'une doctrine représente le plus puissant effort de la pensée, la solution la plus approchée des problèmes primordiaux de l'esprit, c'est un devoir d'y souscrire, sous peine de trahir la vérité. » (1).

Pour éprouver la valeur intrinsèque du thomisme, il le « repensa », car toute philosophie est le fruit d'une réflexion personnelle ; il le jeta dans la mêlée des controverses modernes. Et la conviction se fit inébranlable chez lui que le thomisme était de taille à soutenir le parallèle avec les autres philosophies de notre temps, et à se mettre en harmonie avec les sciences modernes — deux directives nouvelles qui présidèrent constamment à son travail de reconstruction. Du coup, le thomisme muait en néo-thomisme, il devenait un phare pour le présent, il se transposait en idéal sur le plan de l'avenir.

Le parallèle avec les philosophies modernes ! Si Mercier mit tant de soin à exposer et à passer au crible le cartésianisme, le positivisme, le kantisme, le monisme postkantien, le néo-criticisme, le pragmatisme sous leurs formes les plus récentes, ce ne fut pas par dilettantisme de démolisseur, ou par vain étalage d'érudition, mais afin de donner au thomisme un brevet de modernité. « Nous témoignerions que nous avons bien peu de foi dans la solidité ou l'efficacité de nos doctrines, si nous hésitions à les confronter avec celles qu'elles heurtent à chaque tour du chemin. » (2). — « Pour qui philosophons-nous sinon pour les hommes de notre temps. » (3).

N'est-ce pas philosopher pour les hommes de son temps que de poser les problèmes philosophiques dans les termes où ceux-ci les posent, et de faire voir que les réponses fournies par le néo-thomisme valent autant et plus que les systèmes à la mode ? Cette supériorité tient à des raisons profondes dont il sera question plus loin, et qui lui confèrent le bénéfice d'une sorte de pérennité. — A-t-on assez abusé de cette pérennité de la philosophie pour déclarer superfétatoire le contact avec les philosophies vivantes ! Des amis maladroits du thomisme déclaraient — il s'en rencontre encore aujourd'hui — que la vérité se passe du commerce avec l'erreur.

A quoi Mercier faisait cette autre réponse :

« Ayons la persuasion que nous ne sommes pas seuls en possession de la vérité et que la vérité que nous possédons n'est pas la vérité entière. » (4).

C'était donc aussi pour enrichir le thomisme qu'il faisait le tour des philosophies contemporaines, en quête des nouveautés heureuses que d'autres systèmes recèlent.

En est-il exemple plus frappant que l'utilisation qu'il fit du kantisme, afin de combattre Kant sur son propre terrain ? Mercier pose le problème de la certitude dans des termes psychologiques que ne comportait pas la mentalité du XIII^e siècle, mais que le philosophe de Königsberg a imposés aux philosophes du XIX^e et du XX^e siècle. Puis il aboutit, aux antipodes du kantisme, à ce réalisme modéré de Thomas d'Aquin, vers lequel, depuis la guerre, les meilleurs esprits reviennent en masse.

Coup de maître, qui arracha aux kantien allemands l'aveu que Thomas d'Aquin et Kant sont les épigones de deux conceptions du monde, rivaux inconciliables, *Der Kampf zweier Welten* (5).

(1) *La Philosophie néo-scholastique dans Revue Néo-Scholastique*, 1894, p. 14.

(2) *Le bilan philosophique du XIX^e siècle dans Revue Néo-Scol.*, 1900, p. 327.

(3) *Les origines de la psychologie contemporaine*, p. 463.

(4) *Le bilan philosophique du XIX^e siècle dans Revue Néo-Scol.*, 1900, p. 328.

(5) FUCHSEN, *Kantstudien*, 1901, p. 1.

L'union étroite entre le thomisme et les sciences particulières est une seconde directive qui commanda l'œuvre de restauration philosophique à laquelle D. Mercier a attaché son nom. Ici, non plus, il ne s'inspire pas d'une vaine coquetterie ou du désir de sacrifier au goût du jour, mais il vise à restituer à la philosophie son caractère synthétique, sa physionomie de science générale, qui lui est essentielle. Car elle est, par opposition aux sciences particulières, « la connaissance de l'universalité des choses par leurs causes suprêmes. » (1). « La philosophie est l'explication la plus complète possible de l'ordre universel. Elle est cela et pas autre chose. Les sciences commencent cette explication; elles y tâchent dans un domaine particulier; la philosophie vient après elles. » (2).

Les sciences particulières étudient le réel par tranches, en détail, — elles se livrent à l'étude descriptive, comparative, inductive d'un groupe de choses. La philosophie est une sorte de vue panoramique des réalités de ce même univers, elle est une manière de tout savoir, en ce sens qu'elle est en quête de déterminations qui se trouvent partout. (3) Or, les vues d'ensemble présupposent l'investigation du détail. Au lieu de vivre à l'égard des sciences en état de divorce, la philosophie doit contracter et maintenir avec elles un commerce constant; se pourvoir chez elles des faits et des documents qui serviront de matériaux à ses synthèses. « La vérité est que la philosophie fait corps avec la science, et n'en est que le développement naturel. » (4). La cosmologie, ou philosophie de la nature inorganique, écrit-il, doit s'appuyer sur les sciences physiques et mathématiques, la psychologie sur les sciences naturelles ou biologiques, la critériologie sur les sciences historiques, la philosophie morale et sociale sur les sciences morales, économiques et politiques (5). De la sorte, la philosophie s'ancre au roc vif du réel.

Mais n'est-ce pas une illusion? Est-il possible au philosophe de faire le tour des sciences avant d'aborder ses propres recherches? Mercier répond: une science particulière comporte une multiplicité de faits et de détails techniques dont la philosophie n'a pas à se préoccuper, à côté d'autres qui sont révélateurs de la nature intime des êtres, de leurs causes et de leurs lois (6). Un discernement s'impose, et c'est pour effectuer ce discernement qu'il créera à l'Institut de Philosophie un enseignement scientifique adapté aux besoins de la philosophie. Il le voudra distinct de l'enseignement des sciences des facultés qui « comprennent souvent trop ou trop peu. »

Même circonscrite dans ces limites, une philosophie scientifique comporte des provinces trop vastes pour qu'un seul homme puisse les dominer. Ici, comme ailleurs, une certaine spécialisation s'impose. Il est vrai qu'en philosophie tout se tient, que la métaphysique par exemple circule à travers tout son organisme comme le sang par les artères; mais il est de vastes départements philosophiques qui exigent des aptitudes et une préparation spéciales, en raison des progrès incessants qui emportent les sciences et auxquelles la philosophie doit rester attentive. Ces mêmes considérations joueront leur rôle dans l'organisation de l'Institut de Philosophie.

En renversant la cloison qui, depuis Wolf séparait la philosophie des sciences, Mercier opérait un retour à l'esprit véritable de l'aristotélisme et du thomisme. Pareille manière de concevoir la philosophie entraînait un corollaire qui derechef ramenait à la tradition la philosophie qu'il allait édifier: comme les Grecs et les hommes du Moyen âge, il voulut rendre à la philosophie son extension plénière et sa cohésion. La mutilation de la philosophie a commencé, il y a un siècle, le jour où l'on a prétendu l'amputer de la métaphysique. Sous les attaques combinées du positivisme et du kantisme, la génération qui précède la nôtre déclarait inaccessibles les déterminations profondes de l'être, parce que, si elles existent, elles habitent des zones qui sont hors des prises de l'expérience sensible. La philosophie de la nature était tombée dans le décri; l'étude des rapports de l'âme et du corps rayée de la psychologie et celle-ci, réduite à une description de phénomènes, s'était détachée de la philosophie pour se ranger dans le groupe des sciences particulières. L'éparpillement des branches philosophiques continue sous nos yeux, puisque la logique mathématique ou symbolique

à son tour prétend se désannexer de la souche mère et devenir une discipline étrangère.

Le moment vint où la philosophie n'était plus qu'une éternelle discussion sur la valeur et sur les limites de la connaissance. Question vitale assurément à laquelle Mercier consacra le meilleur de sa pensée, mais non question unique. L'artisan qui consumerait son temps à examiner les défauts et les qualités de ses outils ne s'en servirait jamais et n'opérerait rien d'utile. Quelque limitée que soit la connaissance humaine, il importe de bâtir par son moyen une conception du réel. Or, on ne peut le faire que moyennant de rendre à la philosophie les parties dont on l'a dépeignée et de la reconstituer dans son intégrité originelle. « Quelque difficile que soit la tâche, il importe avant tout que la métaphysique reconquière son action légitime sur les esprits. » (1). Sa réhabilitation mettra fin au subjectivisme éternant qui réduit à de pures combinaisons de concepts des éléments de réalité dont la valeur est indépendante de ces concepts. Elle réintégrera dans ses droits la philosophie de la nature, la psychologie et la morale rationnelles.

Car la métaphysique est à la philosophie ce qu'une clef de voûte est à un assemblage d'ogives: elle leur permet de tenir. En philosophie tout est solidaire. « Pas de philosophie sans synthèse, pas de philosophie achevée sans synthèse intégrale. » (2). Peu de philosophes satisfont, au même titre que la scolastique de Thomas d'Aquin, à ce besoin d'unité qui est une loi de l'esprit. C'est parce qu'elle est si cohérente qu'elle a exercé tant d'attraits sur les intellectuels d'Occident.

Ce n'est pas seulement la métaphysique qui, de son domaine propre, étend son emprise sur tous les autres départements de la philosophie, et notamment intervient pour assurer les bases de la morale et du droit social; c'est aussi la psychologie qui, par les solutions qu'elle donne au problème de l'origine et de la portée de la connaissance humaine, commande la logique et limite l'empire de la métaphysique. De même la ligne de l'action est tracée par la spéculation, les lois de la conduite privée s'harmonisent avec celles de la vie publique. Aucun divorce n'est possible ni entre la morale personnelle et le droit naturel, ni entre celui-ci et le droit politique. Car « il est légitime que l'homme réfléchi confronte ses opinions ou ses convictions avec les conséquences morales ou sociales auxquelles elles lui apparaissent logiquement enchaînées. » (3).

Mercier ne se lasse pas de critiquer la philosophie des compartiments éanches pratiquée par les kantien et par les volontaristes de toute nuance. Par contre, il salue avec joie les efforts de Bergson, de Le Roy, de Wilbois, de Maurice Blondel, qui reviennent « par des voies partiellement convergentes vers une conception plus organique, plus unifiée de la philosophie (4).

Le retentissement d'une doctrine thomiste sur une autre doctrine thomiste est un des caractères que le maître a mis en pleine lumière dans ses divers ouvrages de philosophie. En raison de ces répercussions doctrinales, il imposait à ceux qui voulaient s'initier à la philosophie de Thomas d'Aquin, de faire le tour complet de la synthèse thomiste. Pas de dilettantisme! Les incursions faciles dans quelque coin spécial irritaient comme un effort voué à la stérilité.

La production de Mercier se résume avant tout dans son grand Cours de Philosophie. Il y met en œuvre les principes vivifiants qu'il avait énoncés dans son *Rapport sur les études supérieures de philosophie*, et l'ampleur du plan répond point par point au caractère synthétique du thomisme. Lui-même publia une *Psychologie*, une *Critériologie*, une *Métaphysique*, une *Logique*. Il fit circuler en autographe une *Théodicée*, une *Morale*, un *Droit naturel*. Qu'on ajoute à cela un ouvrage de premier ordre, plus libre d'allures, et consacré aux *Origines de la Psychologie contemporaine*, un nombre considérable d'articles de revue, d'écrits de circonstance, et on aura une idée de la fécondité de ce grand remueur d'idées.

La *Psychologie* fut, dès le début, l'objet de ses préférences. — avec la *Critériologie*, qui n'est qu'un rameau détaché du tronc psychologique. Sa manière fut une révélation. Toutes les ressources de la psycho-physique naissante sont mises à profit. Dans le

(1) *Les origines de la psychologie contemporaine*, 1897, p. 451.

(2) *Le bilan*, etc., p. 320.

(3) *Métaphysique générale*, 1904, p. 4.

(4) *Le bilan*, etc., p. 322.

(5) *Rapport sur les études supérieures de philosophie*, p. 25.

(6) *Ibid.*

(1) *La philosophie néo-scholastique dans Revue Néo-Scol.*, 1894, p. 16.

(2) *Vers l'unité*, p. 132.

(3) *Ibid.*, p. 126.

(4) *Vers l'unité*, p. 133.

traitement des phénomènes psychologiques, dont il souligne toujours le côté intérieur et le côté organique, on trouve une application remarquable de la façon dont il entend approprier les théories anatomiques, physiologiques au service de la philosophie. Les grandes théories sur l'âme spirituelle, sur l'immortalité, sur la personnalité sortent triomphantes de ces longues enquêtes.

Dans la *Critériologie*, qui fixa sa réputation, il aborde le problème angoissant de l'heure, celui que nul ne peut éviter : le fondement de la certitude. La philosophie contemporaine y défille tout entière. Il libère l'esprit de l'étreinte du subjectivisme; il montre l'insuffisance de toutes les philosophies qui font de la certitude une affaire de sentiment, d'utilité, d'instinct, de croyance — pour établir la royauté de l'intelligence et lui restituer la fonction de dire vrai. Le réalisme modéré, qui s'était constitué progressivement au Moyen âge et que Thomas d'Aquin a condensé en formules lapidaires, est mis en pleine valeur. On se sent soulagé, au fur et à mesure qu'on suit Mercier le long de ces voies nouvelles; soulagé du phénoménisme kantien, soulagé du subjectivisme de toute nuance qui pesait alors sur les esprits comme une atmosphère déprimante et qu'un vent de réaction est aujourd'hui en voie de balayer.

Puis, il se tourna du côté de la *Métaphysique*, dont il avait si souvent marqué le rôle régulateur. Non pas vers une métaphysique nuageuse et purement déductive, mais vers une étude de la substance corporelle, de la réalité qui tombe sous l'expérience, du *κόσμος* d'Aristote, aux fins de la considérer sous l'aspect général de l'être qu'elle est et qu'elle contient. C'est l'individuel seul qui existe et qui peut exister. Le monde réel de Thomas d'Aquin est un monde pluraliste. Rien n'est plus opposé au génie du thomisme que la conception moniste qui pose en thèse la fusion de tous ou de plusieurs en un. La personnalité humaine se révolte à l'idée que notre *moi* se mêle à d'autres *moi*, ou s'évanouit dans un grand tout. Toute la richesse ontologique de la substance individuelle est étalée dans cet ouvrage fondamental : l'acte et la puissance, la substance et l'accident, la matière et la forme, le déterminisme et la finalité, l'essence et l'existence.

La *Logique* est une étude de l'architectonique des sciences, une analyse des étapes que suit l'esprit humain quand celui-ci concentre son attention sur un point de vue, un « objet formel », et systématise ses jugements et ses syllogismes dans une construction qui met cet objet formel en pleine lumière. On n'y rencontre rien de ce formalisme desséchant qui a discrédité la logique aristotélicienne du XVI^e et du XVII^e siècle. Peu de formules, mais une analyse de la manière dont l'esprit procède quand il bâtit une science. Fortement établi sur des positions intellectualistes, il est en mesure de répondre aux objections d'un Couturat ou d'un Bertrand Russell contre la théorie aristotélicienne du jugement, et de montrer à l'encontre de Stuart Mill et d'Alexandre Bain que le syllogisme ne ressemble pas à un plat d'écrevisses ou un morceau d'écaillés dissimulé un peu de chair. Il lui eût été non moins facile — en s'inspirant du même intellectualisme — de répondre aux critiques que les logiciens mathématiques font circuler, à l'heure actuelle, contre la doctrine scolastique du raisonnement. Mercier regardait comme la maîtresse pièce de la logique d'Aristote, non pas le traité de l'*Interprétation* ou les *Premiers Analytiques* — mais les *Derniers Analytiques*, où le philosophe de Stagire étudie la science et les procédés de sa systématisation. La *Logique* de Mercier est, comme le reste de sa philosophie et en harmonie avec elle, une glorification des idées abstraites, qui constituent la royale prérogative de l'homme. Son œuvre est une justification de la parole de H. Poincaré : « La science sera intellectualiste ou elle ne sera pas ».

Les autographies consacrées à la *Théodicée*, à la *Cosmologie*, à la *Morale*, au *Droit naturel* ne contiennent qu'un canevas provisoire. Combien suggestives néanmoins ces ébauches qui s'écartent des chemins battus et montrent dans quel sens l'application de méthodes nouvelles peut régénérer le vieux fonds des idées thomistes. Sa théodicée fait une place à l'histoire des religions, c'est-à-dire à l'observation des faits. Sa morale est toute pénétrée de métaphysique; son droit naturel rencontre tous les systèmes qui ont vu le jour depuis la Renaissance et utilise les documents sociaux; et l'une et l'autre sont basées sur les doctrines de la personnalité humaine. Sa cosmologie part des faits chimiques et cristallographiques pour justifier une conception de la nature des corps. Dans sa pensée, d'autres devaient aborder ces vastes

sujets qu'il n'eut pas le temps d'élaborer, et leurs ouvrages devaient compléter son grand *Cours de Philosophie*.

Ce *Cours de Philosophie* était l'œuvre scientifique par excellence. L'Institut de Philosophie, qui devait en assurer la réalisation, en reflète les idées maîtresses. Consacrer à chaque branche philosophique un enseignement spécial, auquel serait adjoind un enseignement scientifique approprié, et parallèlement à ces cours dogmatiques, instituer une chaire d'histoire de la philosophie : tel était l'idéal, le plan merveilleux qu'il caressait. Il fit mieux que de le chérir. Il eut le rare bonheur de le voir se convertir en réalité. Sous sa direction, l'Institut de Philosophie connut des années brillantes; la collaboration, qui seule peut assurer le succès, créa une atmosphère d'amitié et d'intimité entre ceux qu'il avait appelés à l'honneur de travailler à ses côtés. C'était avant tout pour eux qu'il avait fait graver sur une des cheminées de sa maison hospitalière cette parole des livres saints : *Hilarem datorem diligit Dominus*.

Plusieurs ont disparu parmi ces travailleurs d'élite sur lesquels il avait si légitimement fondé de grandes espérances — Théodore Fontaine, moraliste et théoricien du droit; Léon de Lantsheere, juriste et historien de la philosophie moderne. Au moment où ses disciples portent le deuil du maître, il n'est pas déplacé, ce nous semble, de rappeler, avec un souvenir ému, les noms des collaborateurs de la première heure.

En 1905, Mercier demanda et obtint d'être déchargé d'une partie de son enseignement, afin, disait-il, de se consacrer à la publication d'œuvres importantes, qu'il préparait depuis de longues années. L'une d'elles devait être une Étude philosophique de la vie. Elle ne vit jamais le jour. L'année suivante, le professeur fit place à l'évêque. Ceux qui assistèrent à son sacre ne purent s'empêcher d'évoquer, sous les traits ascétiques du nouveau pontife, la figure d'un Prince de la primitive Eglise. Il leur semblait voir un personnage hiératique descendu des murs de Saint-Apollinaire de Ravenne, et s'avancer vers l'autel. On pouvait craindre que le nouvel évêque, placé désormais à la tête d'un des diocèses les plus peuplés de l'univers, ne fût contraint de dire adieu à la philosophie, et à l'étude qu'il avait tant aimées. Il n'en fut rien. Bien au contraire, sa science féconda son action. « La philosophie du Cardinal Mercier l'a pénétré tout entier et elle imprègne toute son œuvre. » (1).

IV. — L'influence.

Spontanément, la question se pose : Quelle influence l'œuvre philosophique de Mercier a-t-elle exercée; quelle place occupe-t-elle dans le mouvement des idées?

On peut répondre sans hésitation que Mercier a été le principal initiateur de la renaissance du thomisme dont l'action continue en profondeur et en étendue; bien plus, qu'il a imposé le néo-thomisme à l'attention de tous, et qu'il lui a fait prendre rang parmi les systèmes entre lesquels un esprit averti du XX^e siècle est appelé à faire son choix (2).

Les ouvrages de Mercier, dont les éditions et les traductions se succèdent, ont porté aux quatre coins du monde non seulement le thomisme renouvelé, mais les méthodes qui ont présidé à ce renouvellement. L'Institut de Philosophie qu'il a créé a vu son organisation servir de modèle à d'autres instituts similaires, à Paris, à Milan, à Cologne et ailleurs.

Il a fait de Louvain un centre d'énergies, qui n'ont pas tardé à se répandre en vagues concentriques et indépendantes.

Si le néo-thomisme a culbuté le spiritualisme cartésien, le rosmianisme, l'ontologisme, s'il a rallié autour de ses doctrines un nombre d'adhérents dont le nombre ne cesse de croître, s'il est devenu une puissance, c'est à l'initiation de Mercier qu'en revient l'honneur. Aujourd'hui, on ne conteste plus la valeur de la synthèse, dont il s'est fait le serviteur, on la discute; on l'adopte ou on la rejette. Ceux même qui ne la reprennent pas en entier subsistent l'ascendant de certaines de ses doctrines. On a vu récemment des esprits d'élite, comme A.-E. Taylor, renoncer au monisme pour accueillir les conceptions pluralistes de Thomas d'Aquin. D'autres,

(1) DE WULF, S. E. le Cardinal Mercier dans *Revue Néo-Scol.* de philosophie, février 1926.

(2) Le sixième Congrès international de philosophie qui se tiendra à Harvard, en septembre 1926, a porté à l'ordre du jour de ses discussions : Néo-scholasticism. A discussion of the Value of Scholastic Philosophy in Terms of the Present.

qui étouffaient dans la prison du relativisme, ont été séduits par les assurances rationnelles incomparables que procurent sa métaphysique et sa morale. Un Duhem s'enthousiasma pour le dynamisme modéré qui se dégage de la théorie de la matière et de la forme et chercha dans la doctrine thomiste de la qualité des armes pour combattre le mécanisme. Un Boutroux applaudit à la conception synthétique de la philosophie. Plus que jamais, la philosophie scientifique est aux honneurs, et, de ce côté encore, la tentative de restauration néo-thomiste rencontre des sympathies. A leur surprise, les néo-réalistes anglais et américains ont vu leurs enquêtes critériologiques aboutir à une théorie de la certitude qui est voisine de celle du XIII^e siècle. Enfin, tous ceux qui sont fatigués du pragmatisme ont subi l'attrait de l'intellectualisme thomiste et le prestige des idées claires et distinctes dont Thomas d'Aquin, avant Descartes, a établi la primauté dans la vie psychique.

En vertu d'une sorte de contagion sympathique, le retour à Thomas d'Aquin est devenu le point de départ d'un vaste mouvement d'études historiques portant sur le Moyen âge philosophique. Toute la scolastique a bénéficié de l'intérêt dont Thomas d'Aquin est le centre. Mercier avait prédit, dès 1894, que l'ouverture des Archives vaticanes révélerait des trésors insoupçonnés et l'événement a donné raison à ses espérances. C'est toute une période de l'histoire de la pensée humaine qu'ont mise en valeur la légion de pionniers qui, depuis 1894, ont défriché le sol philosophique des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Depuis qu'on traite avec des méthodes de précision critique, les productions intellectuelles de ces âges injustement taxés de barbares, on ne cesse de découvrir des systèmes d'idées devant lesquels doivent s'incliner avec vénération les plus sceptiques. Le fil de la tradition est renoué, et il devient évident à tous les yeux que le XVII^e siècle n'a pas opéré une révolution dans les idées, mais une évolution et un enrichissement.

L'enthousiasme que suscite le retour à la scolastique du Moyen âge et à celle de Thomas d'Aquin en particulier, tient à des raisons profondes. C'est la scolastique des grands siècles médiévaux qui a façonné l'âme des nations modernes. Thomas d'Aquin, qui est son interprète de génie, cristallise sous sa forme la plus pure le mode de penser des races anglo-celtes, germaniques et néo-latines qui sont les ouvriers de notre civilisation. Les théories capitales du thomisme — telles, le pluralisme, l'horreur du monisme, le respect de la personnalité, le prestige des idées abstraites, la place centrale d'un Dieu surélevé au-dessus du monde et distinct de lui — traduisent les aspirations les plus profondes de cette civilisation. En ramenant les esprits à Thomas d'Aquin, D. Mercier a répondu aux aspirations les plus profondes de la conscience occidentale.

La foi dans la possibilité même de ce réveil reposait sur une théorie du progrès qui fait partie intégrante du thomisme et qui explique les directives de la reconstruction qu'il a tentée : tout n'est pas fluide dans les philosophies qui passent ; la vérité du temps des Grecs et des scolastiques n'a pas cessé d'être la vérité d'aujourd'hui ; le Moyen âge a constitué un patrimoine doctrinal durable qu'il convient sans cesse d'enrichir et d'adapter à des nécessités nouvelles.

La scolastique est la *philosophia perennis* des Occidentaux ; elle durera tant que durera la civilisation qui, partie de Grèce et transformée par le christianisme, est devenue l'atmosphère psychique que nous respirons. Seul un cataclysme ethnique, tel que l'absolue prédominance des races jaunes, pourrait enfouir sous les débris du vieux monde le produit doctrinal constitué par le Moyen âge chrétien. Mais ce produit ne peut vivre d'une vie féconde que s'il s'adapte aux conditions toujours changeantes de la civilisation. « La pensée philosophique n'est pas une œuvre achevée, elle est vivante comme l'esprit qui la conçoit. Elle n'est donc pas une sorte de momie ensevelie dans un tombeau autour duquel nous n'aurions qu'à monter la garde, mais un organisme toujours jeune, toujours en activité, et que l'effort personnel doit entretenir, alimenter pour assurer sa perpétuelle croissance. » (1) En faisant la part du fixe et du mobile, de l'ancien et du nouveau — *vetera novis augere* — Mercier a fixé les conditions de réussite de toute restauration scolastique. Pourquoi la tentative brillante des Dominicains et des Jésuites espagnols et italiens du XVI^e siècle n'eut-elle qu'un succès local et éphémère ? Parce que le retour aux sources vitales du XIII^e siècle ne s'accompagna pas d'un

intérêt suffisant pour les mouvements contemporains. Sans doute, un Suarez ou un Lessius discutaient les théories politiques du protestantisme, mais les conceptions d'un Telesius ou d'un Giordano Bruno et les diatribes des humanistes les laissaient indifférents.

La restauration actuelle du thomisme durera tant que durera l'esprit de modernité que Mercier a su lui insuffler. Ceux qui cherchent à changer son orientation, non seulement travaillent à diminuer l'importance de l'œuvre personnellement accomplie par Mercier, mais à compromettre le splendide réveil de scolastique que cette œuvre ne fit qu'amorcer.

MAURICE DE WULF.
Professeur à l'Université catholique
de Louvain.

Impressions du Midi

Lorsque les « gens du monde » parlent du Midi, neuf fois sur dix ils appliquent ce terme à une bande bien étroite et nettement délimitée du littoral méditerranéen. Ils ne connaissent que les stations hivernales en vogue, s'échelonnant d'Hyères à Menton, centres de villégiature et de plaisirs, dont Monaco, sanctuaire de la roulette, est la capitale.

Dans cette région privilégiée au point de vue du climat et des beautés naturelles, bien peu de choses parlent à l'intelligence. C'est le paradis des hivernants à change élevé, des parvenus du pétrole ou du saindoux d'Outre-Atlantique, à qui se joignent quelques rares Belges et Français, dont la fortune, trop souvent, n'a été faite que des spéculations ou des rapines de la guerre ou de l'après-guerre. Autour de ces privilégiés du Mammon d'iniquité gravite une tourbe de métèques, d'aventuriers des deux sexes, de rastaquouères parés souvent de noms ronflants ou de titres pompeux, et au milieu de cette mascarade, dans cette ruée vers les jouissances matérielles, dans ce tourbillon de plaisirs caractérisés par la multiplicité des dancings et la cacophonie des jazz-bands, on ne retrouve plus le visage harmonieux de la France et même, peut-on dire, on ne retrouve presque plus de Français !

Mais à côté de ce Midi pour Anglo-Saxons, pour profiteurs des pays neutres et pour nouveaux riches, existe, sur les deux rives de cette splendide vallée du Rhône, que trop souvent les voyageurs descendent dans les trains de nuit, un pays merveilleux, où l'art et la nature se combinent dans un harmonieux mélange pour la double joie des yeux et de l'esprit.

Ce Midi pittoresque, artistique et intellectuel n'est pas assez connu en Belgique. Dans nulle région on ne peut mieux étudier la civilisation latine qu'en Provence et dans l'Est du Languedoc. Plus directement qu'en Italie même, s'y établit le contact avec les souvenirs de la vie romaine. Avec leurs monuments caractéristiques, leurs arcs de triomphe, leurs arènes, leurs théâtres antiques, leurs temples, leurs restes de châteaux d'eau et d'aqueducs, les cités de cette région, mieux encore que la plupart des villes italiennes, ont conservé leur aspect de vieux muni-cipaux romains. Cela se comprend : ces cités du Midi ont toutes, à part Marseille où les restes antiques sont pour

(1) *Le bilan*, etc., p. 320.

ainsi dire nuls ailleurs que dans les musées, joué un rôle plutôt modeste dans la vie politique et économique depuis les invasions barbares. Alors que les villes de l'Italie du Nord et du Centre se présentent à nos yeux avec l'aspect des républiques marchandes du moyen-âge ou des résidences fastueuses des princes de la Renaissance et que, à Rome même, le prestige de la capitale de la Chrétienté éclipse celui de la capitale de l'Empire, les cités du Midi de la France n'ont, pendant des siècles, conservé leur prestige que par la persistance de la tradition antique. La vie municipale s'y est gardée jusqu'à la fin de l'ancien régime à peu près telle qu'elle avait fleuri au temps des Césars et, de nos jours encore, à Arles, la place du Forum, où les vestiges des monuments romains persistent jusque dans la façade des hôtels modernes, continue d'attirer toute l'animation de la cité. L'aspect si bien conservé des arènes de Nîmes, un jour de courses de taureaux, avec la foule grouillante et passionnée encombrant les gradins de pierre et s'engouffrant par les vomitoires, évoque les jeux antiques mieux que ne pourrait le faire la plume la plus habile.

Par une fortune singulière, ces monuments sont mieux conservés que la plupart de leurs contemporains, même en Italie. La fameuse *Maison carrée* de Nîmes constitue le spécimen le plus complet et le plus parfait qui soit des temples romains du premier siècle de notre ère; le théâtre d'Orange, avec sa façade gigantesque de plus de cent mètres de long et de trente-sept mètres de haut et son acoustique merveilleuse, sert, aujourd'hui encore, comme il y a dix-huit siècles, à des représentations à ciel ouvert; le pont du Gard, avec ses trois rangs d'arcades, superposés en retrait l'un sur l'autre et construits en grosses pierres sans ciment, impressionne par sa puissance et surprend par l'habileté technique de ses architectes. Mais le plus étonnant de ces monuments antiques est, sans conteste, le mausolée, dit *Tombeau des Jules*, à Saint-Rémy. Si l'on excepte les têtes restaurées des statues nichées dans le petit temple rond qui surmonte l'édifice et les traces d'un coup de foudre au chapiteau d'une des colonnes engagées de la partie médiane, ce monument si élégant, si léger, si harmonieux, avec ses bas-reliefs de bataille et de chasses, ses frises finement sculptées, ses colonnes cannelées, est absolument intact et permet de juger du degré de perfection atteint par l'art provincial au début de l'ère chrétienne.

Ces traditions artistiques ne devaient pas se perdre. A ce point de vue, une visite au Musée lapidaire d'Arles est pleine d'enseignements. On y constate, une fois de plus, que l'art, pas plus que la nature, ne procède par bonds. Si, partant du sarcophage purement classique, dit de Phèdre et d'Hippolyte, on étudie la série des tombeaux chrétiens, débutant par celui dit de Constantin II ou du triomphe de la Croix, pour continuer par celui de la résurrection de la fille de Jaire, de Jonas et de la chaste Suzanne et terminer par celui du passage de la Mer Rouge, on est amené tout naturellement aux origines du roman méridional et on établit le lien direct entre l'art classique et les sculptures du porche de Saint-Gilles et du cloître de Saint-Trophime. Ah! ces cloîtres de Provence: Arles, Montmajour, Vaison! Quelle élégance, quelle pureté de lignes, quelle harmonie de proportions, quel emploi judicieux des effets perspec-

tifs de la colonne, quelle habile utilisation des jeux de lumière, quelle richesse sans lourdeur de la sculpture décorative! Si l'on excepte quelques naïvetés et quelques maladresses dans les détails, ce roman est un art parfaitement évolué produisant de purs chefs-d'œuvre.

L'architecture militaire du Midi n'est pas moins intéressante que son architecture religieuse; très souvent même, dans cette région côtière, exposée aux déprédations des Sarrasins, les deux architectures se combinent, comme dans ce curieux sanctuaire des Saintes-Maries de la Mer, si célèbre dans toute la Provence, qui tient autant du château-fort que de l'église. Même, ce caractère défensif des édifices religieux a tellement pénétré l'architecture, que l'on voit parfois un dispositif de défense se transformer en motif purement décoratif, comme à la cathédrale de Montpellier, dont le porche est surmonté par un baldaquin très élevé, soutenu par deux tourelles rondes et massives, rappelant le châtelet d'entrée d'une forteresse féodale.

Au point de vue de l'étude de l'architecture militaire du Moyen-Âge rien ne vaut une visite aux remparts d'Aigues-Mortes. Nulle part, pas même à Carcassonne, on ne trouve un ensemble aussi complet et aussi homogène. Aucun donjon n'est mieux conçu, mieux agencé, plus formidablement construit que la tour de Constance, avec ses murs épais de 6 mètres et son chemin de ronde intérieur; aucune enceinte fortifiée n'est plus imposante d'aspect et mieux conservée que ces remparts, absolument intacts, avec leurs quinze tours, carrées ou rondes, et leurs dix portes, enserrant la petite ville, aux maisons basses et aux rues se coupant à angles droits, type parfait de la « ville neuve », construite d'un coup, sous l'impulsion de la volonté du prince.

Ce chef-d'œuvre de l'architecture militaire se dresse au milieu d'un des sites les plus désolés qui soient, avec, à perte de vue, des eaux stagnantes, des salines venant baigner les pieds des tours, des marais déserts, où seuls, de-ci, de-là, quelques pins rabougris rompent la ligne d'horizon. Cette rudesse de la nature s'harmonise parfaitement avec la sévérité de l'architecture militaire et forme un ensemble d'intense mélancolie qui contraste avec la richesse des autres régions du Midi. Seule Maguelonne perdue dans les vignes, entre la mer et les lagunes, avec sa cathédrale du XII^e siècle, donne une impression aussi intense de poésie et de charme, encore doublée par le caractère religieux de ce magnifique édifice, sauvé de la destruction et rendu au culte par les mains pieuses d'un grand archéologue chrétien, le regretté M. Fabrège.

Ce même souci respectueux d'un passé, trop longtemps négligé, se constate à Avignon, où le château des Papes a trouvé dans la personne du docteur Colombe un conservateur à la hauteur de sa tâche. Nous n'essayerons pas de décrire cette merveille, dont l'aspect extérieur d'une sévérité toute militaire contraste singulièrement avec l'élégance et la richesse de la décoration de la tour de la Garde-robe, des chapelles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Martial et de la salle de l'Audience. On ne saurait trop admirer la façon intelligente dont le docteur Colombe poursuit les travaux de restauration et d'aménagement. Le plus louable souci d'exactitude scientifique préside même la désignation des

diverses salles au moyen d'inscriptions extraites des archives, identifiant chaque pièce d'une façon indiscutable et fournissant en même temps de précieuses indications historiques. Le docteur Colombe a eu l'excellente idée de placer sous les yeux du visiteur une documentation d'ordre monumental, en exposant des reproductions de tombeaux ou de sculptures se rapportant aux personnages qui habitèrent le château ou qui furent en relations avec les papes d'Avignon. Il évite ainsi que les plus vastes salles ne paraissent nues et abandonnées et il serait souhaitable de voir le gouvernement belge encourager cette louable initiative par l'envoi d'un moulage rappelant l'une ou l'autre personnalité caractéristique de nos anciennes provinces au XIV^e siècle.

Pour nous mener des traditions antiques et médiévales à l'art de la période moderne, le Midi nous fait passer par de délicieux jardins. Telle la promenade de la Fontaine, à Nîmes, où, aux pieds des ruines d'un nymphée antique dit *Temple de Diane* et de la gigantesque *Tour Magne*, se succèdent trois bassins, ornés de statues et de vases dans ce charmant style du XVIII^e siècle, dont l'élégance un peu mièvre se marie cependant avec un site exquis de verdure et de fraîcheur. Bien plus imposante est la magnifique promenade du Peyrou, à Montpellier. Au point culminant de la ville, à laquelle il est relié par un arc de triomphe, inspiré des plus beaux modèles de l'antiquité et par un pont monumental, s'étage en terrasses un parc harmonieusement dessiné. Une statue équestre de Louis XIV, d'allure vraiment royale, le domine et, pour fermer la perspective, se dresse un château d'eau hexagonal avec, à chaque face, un portique encadré de colonnes corinthiennes. A ce château d'eau aboutit l'aqueduc Saint-Clément, amenant l'eau du Lez d'une distance de trois lieues et se terminant par une double rangée d'arcades superposées enjambant hardiment une vallée profonde. Il y a là un ensemble admirable de monuments néo-classiques d'une grandeur vraiment romaine.

Mais que dire du paysage dont on jouit du haut du Peyrou? Seuls les horizons de la Toscane ou de l'Ombrie peuvent rivaliser avec lui au point de vue de l'élégance des lignes, de l'étendue de la vision et de l'harmonie des teintes. Cîmes noires et ondoyantes des cyprès, dômes majestueux des platanes, frémissement des peupliers, masses sombres des pins, grisaille des oliviers, parterre verdoyant des vignes, c'est toute la riche végétation du Midi avec, à l'arrière-plan, à gauche, la mer et les lagunes, plus loin encore les premiers contreforts des Pyrénées et, sur la droite, les Cévennes avec l'Aigoual et le brusque escarpement du pic Saint-Loup.

Montpellier joint à la beauté de son site et de ses monuments le charme d'une vie cérébrale intense pleine d'exquise cordialité et dépourvue de tout pédantisme! Son musée, un des plus riches de France, et sa célèbre université en font incontestablement la capitale intellectuelle du Midi. La ville tout entière a subi l'empreinte de ses grandes écoles; on lui trouve cet air de dignité et de calme qui ne s'acquiert que par un long commerce avec les choses de l'esprit. L'université l'a, en quelque sorte, façonnée à son image et il suffit d'un court séjour pour constater comment par la science et le dévouement des maîtres, par l'ardeur au travail des étudiants, par la vitalité de

ses institutions scientifiques, l'*Alma Mater* montpelliéraine projette un intense rayonnement et constitue un des pharôs les plus éclatants de la pensée française.

Telles sont les impressions profondes que laisse un voyage, même rapide, dans ce Midi que la plupart des Belges connaissent trop peu et jugent mal, pour n'en avoir vu que l'aspect le moins intéressant.

Vicomte CH. TERLINDEN.

Professeur
à l'Université de Louvain

« Les heures bénédictines »

On a beaucoup écrit sur l'Ordre de Saint Benoît depuis que Karl Huysmans a introduit le sujet de plain pied dans la littérature. La vie intime des abbayes est aujourd'hui si connue des profanes, qu'il serait difficile de leur apprendre du neuf. Il convenait cependant, de donner aux Bénédictins une des premières places dans la collection des *Grands Ordres monastiques*, qui paraît chez Grasset.

M. Edouard Schneider, qui avait publié autrefois des *Heures Bénédictines*, chez Ollendorff, était tout désigné pour cette tâche. Il s'en est acquitté avec simplicité et distinction, deux qualités bien bénédictines. Il n'a rien de la phrase contorsionnée, ni de l'âme bouillonnante et tumultueuse de l'auteur de l'*Oblat*. Quelque chose de la paix bénédictine a passé dans son style calme et harmonieux, qui s'adapte décidément mieux à l'atmosphère de la vie monastique que la langue tarabiscotée de Huysmans.

Et cependant, je lui reprocherais d'avoir encore cédé parfois au démon de la littérature. Tant il est difficile, en un sujet dont elle s'est à ce point emparé, de se dégager pour de bon d'un air connu, qui obsède la mémoire. Quand, à propos de la bibliothèque des moines, M. Schneider veut rehausser sa description d'un trait final impressionnant, il écrit ceci où la préoccupation du littéraire est trop visible :

« Il semble alors que sous ses voûtes baignées de lumière, de même que sous les hautes ogives de l'église, monte lente et silencieuse, une forêt de cierges dans une ivresse d'encens. » J'accorde que nous sommes encore loin de l'agaçante préciosité de M. Giraudoux et que, d'ailleurs, les concessions que M. Schneider fait au goût du jour ne sont qu'intermittentes.

Partout ailleurs, chez lui, c'est le naturel qui triomphe, et voilà bien ce qui donne leur agrément à ces pages décrivant, heure par heure, la journée des Bénédictins depuis le lever jusqu'au coucher.

Les chapitres se déroulent comme un film au ralenti, montrant en action les moines au chœur, au chapitre, au travail, à la messe conventuelle, au réfectoire, au jardin, à la bibliothèque et dans leurs cellules. Chacun de ces tableaux est d'abord représenté dans sa réalité objective, telle quelle, sans idéalisation ni enjolivement. M. Schneider ne joue pas le rôle d'un panégyriste, mais d'un témoin impartial, et sa bienveillance s'accorde avec le sourire amusé d'un observateur qui note en passant la charmante puérité des âmes candides.

Puis, chaque tableau est suivi des impressions toutes personnelles de l'auteur. C'est comme un développement lyrique des sentiments éprouvés par le spectateur. Ainsi, après la description matérielle

d'une cellule d'abbaye, nous lisons les souvenirs d'une visite faite par l'auteur dans la chambre d'un moine. Et ce mélange de réalisme et d'émotion apporte une heureuse variété et soutient l'intérêt, en montrant une âme qui réagit à ce qu'elle voit et qui est, d'ailleurs, capable d'en comprendre la beauté.

Au fond, sans qu'il y paraisse trop, il y a beaucoup d'art dans la méthode de M. Schneider, comme il y en a beaucoup dans l'organisation de la vie des moines et dans le cadre où elle se déroule. Son livre est bien assorti au ton général des abbayes bénédictines. Les meubles et les objets habituels du monastère sont simples, solides et toujours relevés par ce cachet de beauté, par ce rayon d'art, qui introduit les choses les plus humbles dans le grand concert des louanges divines chanté par toute la nature.

Ainsi, ce petit livre, naturel et simple, aux pages imprégnées d'un art discret et délicat, chante, lui aussi, un hymne à la gloire de Dieu, sans raisonnements ni discussions, rien qu'en montrant ces moines tels qu'ils sont, accomplissant leur tâche quotidienne sous l'œil de Dieu, paisibles et heureux, sans autre ambition que celle de faire de leur mieux l'œuvre du Seigneur ici-bas et de se coucher ensuite, avec la même simplicité, dans ce petit cimetière de leur jardin, à l'ombre de leur abbaye, sûrs d'avoir rempli leur destinée, et de trouver leur place dans le chœur céleste où ils continueront à chanter les louanges divines.

Chan. PAUL HALPLANTS.

Léopold II (1)

Nous voici parvenu au terme de notre travail. Nous avons suivi pas à pas Léopold II depuis ses débuts dans la vie publique comme héritier du trône jusqu'à sa mort; nous avons vu comment il est parvenu à réaliser, et au delà, les ambitions patriotiques qu'il nourrissait en succédant à son père dans la plus haute charge de l'État. Quel contraste entre la Belgique de 1865, à laquelle le jeune Roi de trente ans avait juré de consacrer sa vie, et la Belgique de 1909, qu'il laisse au troisième prince de la dynastie de Cobourg!

Le pays, solidement constitué à l'intérieur, est devenu, grâce à la volonté de ses habitants, grâce à leur esprit d'ordre et de progrès, une grande puissance économique. Il forme en Europe un élément d'activité et de paix.

La population s'est accrue de deux millions d'âmes environ et a donc doublé depuis 1830. Avec son réseau de chemins de fer, le plus serré du continent, ses canaux, ses ports, avec les puissants établissements nés de l'évolution de l'industrie: charbonnages, hauts fourneaux, ateliers de toutes espèces, tissages, verreries, avec ses exploitations agricoles, dont le rendement ne cesse de croître au rythme des découvertes de la chimie, avec ses grandes banques, la Belgique est un centre où les richesses affluent. Le commerce et le travail sont prospères; Anvers, devenu un des premiers ports du monde, rivalise avec Hambourg. La proximité des mines de charbon, les facilités de communication, l'excel-

lence de la main-d'œuvre assurent des prix de revient avantageux. En même temps, une amélioration continue des conditions d'existence facilite le progrès social. L'épargne annuelle des classes laborieuses vient grossir régulièrement de nombreux millions les réserves capitalisées de la nation. La situation financière est bonne, le crédit solide, la monnaie stable. L'efflorescence des arts pare de noblesse et de beauté cet enrichissement si mérité par les solides qualités de la race. Si nous avons dû insister à plusieurs reprises sur les erreurs politiques commises par les Belges, il importe, pour être juste, de rendre hommage aux fortes et humbles vertus qu'ils apportent de génération en génération dans le labeur de chaque jour. Le XIX^e siècle leur avait valu un bonheur exceptionnel, trop rare dans les annales d'un peuple que sa situation géographique sur le chemin des invasions semble, hélas! vouer aux catastrophes périodiques. La paix prolongée leur avait fait atteindre en peu d'années le point culminant de leur prospérité.

Si ces résultats sont dus, dans une large mesure, aux circonstances favorables qui ont permis aux qualités innées de la nation de donner tous leurs fruits, on ne peut nier aujourd'hui que Léopold II, personnellement, ait droit à une part considérable de mérite dans ce succès collectif. Le Roi était un de ces hommes que la Providence a marqués du signe du commandement. L'évocation de ses œuvres le classe tout de suite parmi l'élite qui façonne l'avenir.

Depuis sa mort, la grande guerre est venue rectifier l'échelle des valeurs et situer sur leur plan véritable les hommes et les choses d'autrefois. Les changements opérés sur la carte, les modifications profondes survenues dans les relations internationales et dans les alliances, le bouleversement social et financier ont établi entre les temps heureux de jadis et les jours que nous vivons, une césure définitive. La période léopoldienne appartient à un passé bien révolu. Pour mesurer plus exactement l'influence que ce grand Belge a exercée sur son pays, rien de mieux que de s'efforcer de deviner quel aurait été, sans lui, le cours des événements. Dans le domaine politique, nul doute que le parti conservateur n'eût cédé davantage au penchant regrettable qui lui faisait souvent méconnaître les exigences de la défense nationale; la réforme du système de recrutement de l'armée n'eût pas été maintenue sans cesse à l'ordre du jour; les ministres n'eussent pas trouvé dans la plus haute autorité du pays un conseiller averti, plus attentif aux réalités de la politique internationale qu'aux desiderata des comités électoraux; on eût construit moins de routes, de ports, de canaux; jamais, surtout, on n'eût entendu parler d'une colonie; le partage de l'Afrique, retardé d'au moins dix ans, eût été effectué à leur profit par les seules grandes puissances. Supposez la Belgique en république. Si l'homme le plus en vue de la majorité, M. Woeste, par exemple, eût exercé la première magistrature pendant la longue période où le parti catholique a joui d'une prépondérance absolue, peut-on croire que le régime parlementaire eût fonctionné sans secousse?

Léopold II a été, dans la sphère de son action, un animateur incomparable. La Belgique n'a rencontré que rarement, pour la servir, l'homme doué des talents et du caractère qu'exigent les réussites politiques. Voyez la Révolution

(1) Un livre admirable paraît à la Librairie Dewit, le *Léopold II couronné* par la *Fondation François Empain*. Nous nous empressons d'en publier l'épilogue. L'ouvrage du Comte de Lichtervelde, dont nous parlerons longuement dans un prochain numéro, connaîtra rapidement le grand succès.

brabançonne où l'indigence du personnel dirigeant a stérilisé les solides vertus de la nation. Notre époque a été plus heureuse.

« Que l'action de Léopold II ait été décisive, notait M. Tardieu dans un bel article de la *Revue des Deux Mondes*, tout le monde en convient, même ses adversaires. Au dedans, cette action n'a pas été bruyante, car il était roi constitutionnel. Mais, dès son avènement, il a prouvé que l'on peut être à la fois constitutionnel et agissant. Il a agi par l'intermédiaire des partis, mais de façon énergique et soutenue, se plaçant au-dessus d'eux et non pas en dessous comme font par indolence les rois fainéants du constitutionnalisme, en contact avec tous sans engagement avec personne, sans préférence même, incapable peut-être qu'il était d'en ressentir dans l'intensité de sa pensée créatrice. En politique extérieure, c'est-à-dire dans les relations internationales, et dans les questions militaires, il a agi directement, imposant sa volonté à une opinion parfois rebelle, rachetant par des coups d'autorité des années de patience féline, créant le Congo malgré la Belgique et malgré l'Europe, obligeant son peuple à en accepter le don (1)... »

Sous la main du Roi, le système monarchique fondé par les sages du Congrès a fait merveille. Les théoriciens nous disent que l'hérédité du chef de l'Etat assure la continuité de vues au sein du pouvoir exécutif; ils nous vantent les bienfaits d'une combinaison qui rend le souverain en quelque sorte consubstantiel de l'Etat et qui l'enchaîne à son devoir par toutes les impulsions de l'intérêt humain et même de l'égoïsme; ils soulignent l'avantage de placer au premier rang un professionnel du gouvernement qui puisse faire profiter de sa compétence acquise les ministres que le hasard élève aux affaires; ils applaudissent à l'existence au-dessus des partis d'une autorité impartiale et modératrice. Le long règne de Léopold II a justifié ces déductions de la science politique. Si le second roi des Belges a surtout brillé par ses qualités de décision et d'initiative, il n'a pas moins que son père illustré l'excellence de la monarchie représentative qui constitue peut-être le meilleur dosage possible de l'autorité et de la liberté.

Léopold II a contribué à fixer dans un sens favorable à la Couronne toute la partie non écrite de notre droit public. Les textes n'expriment jamais qu'une partie des règles qui président au fonctionnement des institutions humaines; l'usage en élargit ou en restreint le sens, la pratique adapte aux nécessités nouvelles les formes rigides dans lesquelles le législateur a coulé sa pensée. Aussi les différentes monarchies parlementaires, bien que toutes calquées sur un type uniforme, ont-elles, avec le temps, pris chacune une physiologie spéciale. La royauté belge possède après cent ans une originalité qu'on ne peut méconnaître. Alors qu'à l'étranger, en Angleterre surtout, le rôle actif du souverain n'a cessé de décroître au cours du XIX^e siècle, la monarchie belge, au contraire, sans bruit ni sans heurts, a non seulement maintenu ses prérogatives constitutionnelles, mais encore considérablement accru son influence. Le ministère est resté, dans un large mesure, dépendant de la confiance royale et, dès 1911, Albert I^{er} l'a fait voir à M. Schollaert;

le souverain n'est pas, comme ailleurs, un personnage muet: il a conquis le droit d'exprimer des avis, de formuler des avertissements. Le droit de renvoyer les ministres, le droit de dissoudre les Chambres, le droit de ne pas acquiescer d'emblée et sans discussion à toutes les propositions du cabinet, a été exercé et maintenu. On ne peut dire en Belgique que le Roi règne et ne gouverne pas. La tradition ainsi créée a paru si bienfaisante que c'est vers le Trône, l'organe le plus représentatif du passé dans l'ensemble de nos institutions, que regardent les novateurs désireux d'améliorer le régime et ce sont les services rendus au pays par Léopold II qui parlent le plus haut en faveur de leurs revendications. Cette évolution des esprits est très inattendue quand on considère la mentalité des fondateurs de la Belgique indépendante. Ceux-ci, pour des raisons que les circonstances expliquent, étaient animés d'une grande défiance envers la Couronne et ils lui attribuaient, dans leur pensée, un rôle plus statique que dynamique. L'événement a montré que le champ d'action de la monarchie était infiniment plus vaste et plus fécond.

C'est pendant la guerre que les Belges ont appris à rendre enfin pleine justice à Léopold II. Dans la douleur et dans l'angoisse de ces tristes jours, le pays a vécu dans une exaltation patriotique qui lui a fait comprendre l'âme du monarque qu'il avait trop longtemps méconnue. L'œuvre de réparation commencée au lendemain de sa mort s'est achevée dans l'épreuve par le lent travail des intelligences et des cœurs.

Cette armée, trop peu nombreuse encore, qui luttait sur la frontière sacrée de l'Yser, c'était celle dont depuis cinquante ans le Roi avait voulu doter la Belgique. La réforme de 1909 — préface indispensable de celle de 1913 — avait été patiemment voulue et préparée par lui; il s'y était associé de son lit de mort de la façon émouvante que nous avons rapportée. De plus, ses prophéties se vérifiaient, ses avertissements pessimistes recevaient chaque jour des faits une effrayante justification. Les forts qui avaient au premier jour barré la route à l'ennemi, c'est lui qui les avait arrachés à la parcimonie du pays; les hommes, les canons qui manquaient, il les avait de longue date en vain demandés à la nation. On se souvint des vibrants appels qu'il avait maintes fois jetés, malgré le mécontentement des hommes politiques, malgré l'impopularité menaçante, malgré les reproches que suscitaient ses objurgations répétées. Ah! ce discours de Bruges! « Toute liberté naît et périt avec l'indépendance! » « Le Lion de Flandre ne doit pas sommeiller! » Qui pouvait, en 1917, après les déportations, relire ce manifeste sans reconnaître que, seul peut-être, le Roi était complètement innocent des malheurs affreux qui accablaient la patrie? Puis, quand, après de cruelles désillusions et des épreuves sans nombre, la victoire eut enfin couronné les efforts de nos soldats, on constata que, dans la ruine générale, le don inestimable d'une colonie que Léopold II avait fait à la Belgique, constituait le gage le plus sûr de notre relèvement. Ici encore ses prédictions se réalisaient à la lettre.

Après la guerre, en effet, une vague de protectionisme a déferlé sur le monde et la situation d'une petite nation, obligée d'exporter pour vivre, ne possédant qu'un faible

(1) A. TARDIEU, *Léopold II*, *Revue des Deux Mondes*, 1910.

marché intérieur, est devenue plus difficile que jamais. Une part importante de l'actif constitué par l'épargne nationale avait disparu dans la tourmente. Le Congo a révélé, dès lors, toute sa valeur : il offre à notre industrie des débouchés où elle jouit en fait d'un régime de faveur ; il est, de plus, un véritable réservoir de matières premières d'une richesse inouïe. Grâce à sa colonie, la Belgique peut entrevoir à bref délai le moment où elle sera économiquement à peu près indépendante : elle produit elle-même le charbon et le zinc ; le Congo lui assure en quantités énormes le cuivre, le plomb, l'étain, le cobalt, le manganèse et lui donne le radium et tous les produits chimiques tirés de l'épuration de ces métaux ; il lui fournit l'or et le diamant en livraisons croissantes ; il lui donnera bientôt le coton, l'huile, les bois, peut-être les carburants. Déjà le nouveau bassin campinois s'associe, grâce au groupement de l'Union minière et de la métallurgique d'Hoboken, à l'essor prodigieux du Katanga. Des carrières nouvelles s'ouvrent largement devant l'initiative des jeunes gens entreprenants. Malgré tout ce qu'elle a perdu en hommes, en argent, en richesses, la Belgique peut envisager l'avenir avec une robuste confiance.

« Quand un peuple n'a plus assez de travail, ni assez de pain, il émigre, il préfère à la misère l'exil et l'aventure, écrivait le journaliste qui connaît le mieux notre histoire. Ruinée par les révolutions du XVI^e siècle, les guerres du XVII^e, la Belgique du XVIII^e siècle tomba à trois millions d'habitants. Si la Belgique du XX^e siècle échappe à cette calamité, elle le devra au grand roi qui lui a donné sa colonie, au souverain génial dont Albert I^{er} évoquait à Londres la grandiose figure avec un accent et une émotion qui ont frappé tout le monde (1). »

L'œuvre de Léopold II rayonne après le désastre. Ceux qui ont combattu ses projets, ceux qui ont entravé ses efforts s'efforcent maintenant de faire oublier le mieux qu'ils peuvent leur myopie et leur imprévoyance ; mais il suffit de consulter les vieux journaux qui dorment sur les rayons des bibliothèques pour voir à quelle opposition le Roi dut constamment faire face. L'opinion s'est retournée : le peuple qui applaudit jadis contre son Roi des démagogues annonciateurs de la paix perpétuelle et du désarmement, le peuple qui fut à deux doigts de refuser la colonie africaine que le monde lui envie s'est senti attiré vers la haute figure de son grand bienfaiteur. La foule avait jadis traité sans égard le le Roi, qu'elle ne comprenait pas, s'amusant sottement à médire de lui avec des jaloux. Voilà que les ennemis de Léopold II, jetant bas le masque, se sont révélés avec leur vrai visage. L'Angleterre s'est chargée elle-même d'octroyer à Casement les quelques mètres de corde que méritait sa conduite ; Morel, quand la Belgique agonisait, a montré qu'il haïssait autant la nation belge que son chef. Erzberger a témoigné pendant la guerre de la qualité véritable de sa philanthropie. Le pays a payé de son sang et de son or ses propres erreurs et celles de ses dirigeants. La mémoire de Léopold II a grandi de la déconfiture de ses adversaires. On aime aujourd'hui jusqu'aux défauts qu'on lui a si durement reprochés tant on sent, dans la confusion de l'heure, le

prix d'un caractère. On réalise que le vieux souverain a eu pour la Belgique une tendresse passionnée, comme personne peut-être n'en avait ressentie pour elle avant les jours tragiques. Pour admirer ce roi moderne dans toute la complexité de sa puissante personnalité, la jeunesse montante — cette étrange jeunesse qui philosophe et qui raisonne avant de se donner — n'a eu à vaincre aucun des préjugés de la génération précédente. Elle est, beaucoup plus que celle-ci, monarchiste de croyance et d'instinct et elle est toute prête à croire au serviteur dynastique qui a peiné pour elle. Ce roi constitutionnel, qui sut être un maître et un animateur, exerce sur son esprit une séduction irrésistible.

Léopold II triomphe donc. Il commence même à avoir sa légende. Quand en 1925, le journal *Le Peuple*, moniteur officiel du socialisme, qui pendant des années mena contre le Roi une campagne sans merci, ouvrit entre ses lecteurs un concours pour la désignation des grands hommes de l'histoire de Belgique, il eut soin, comme mu par un tardif regret, de mettre le nom de Léopold II sur la liste soumise au suffrage de ses lecteurs, et le vainqueur de ce singulier tournoi déclara sans ambages qu'il avait hésité, pour la première place, entre Charlemagne et le second roi des Belges. La nation qui, de son vivant, se rebellait si volontiers contre ses initiatives hardies, le regrette aujourd'hui ; elle applaudit chaque fois qu'Albert I^{er}, avec ce haut sentiment dynastique qui marque toutes ses paroles, revendique pour lui-même et pour sa lignée l'héritage politique de celui qu'en plein Londres, revêtu de toute sa jeune gloire, il a tenu à saluer comme son « Oncle bien-aimé ». Le grand artiste qui a couronné sa carrière de sculpteur en élevant à Léopold II le monument admirable qui se dressera bientôt place du Trône a manifestement travaillé sous l'emprise de cette poussée réparatrice qui entraîne le sentiment public. Voyez le vieux monarque silencieux, solitaire, bien campé sur la bête frémissante, le regard en avant comme pour percer l'avenir... Il a manié les hommes, il a souffert, il a lutté. Son vaste front rayonne sous l'effort de la pensée. La barbe — la barbe fleurie de la chanson de geste — le situe hors du temps. Devant l'évocation puissante, on songe à ces paroles mystérieuses par lesquelles la Bible a voulu dire, semblait-il, qu'il existe sur certaines têtes la marque indélébile de la supériorité : « *Iste dominabitur populo meo*, c'est lui qui commandera à mon peuple ». On reconnaît cette supériorité sans même l'avoir jamais rencontrée ailleurs et dans l'image du monarque d'hier la dignité royale revêt aussitôt un caractère auguste.

Une vie comme celle-là comporte cependant plus d'un enseignement. Les qualités brillantes du Roi, ses défauts mêmes ont donné à sa carrière un relief extraordinaire. Nous nous sommes efforcés de souligner les conclusions qui intéressent, en Belgique, la science du gouvernement. Mais il y en a d'autres encore. Ce qui se dégage surtout de cette existence, c'est une leçon d'énergie. L'histoire du règne démontre — comme le mouvement prouve la vie — la fausseté essentielle de ce grossier matérialisme qui prône l'inutilité de l'effort individuel pour redresser la destinée des peuples. Quels que soient les difficultés, les résistances, les obstacles, l'homme d'État, peut, s'il le veut, vaincre la fortune. Les fatalités politiques et économiques n'existent généralement

(1) *La Nation Belge*, 10 juillet 1921, Fernand Neuray.

que dans la mesure où on renonce à lutter contre elles; ce sont dénominations savantes pour couvrir aux yeux du vulgaire la paresse ou la lâcheté. L'exemple du deuxième roi des Belges est un antidote contre ces théories dissolvantes, particulièrement néfastes dans un petit pays dont la faiblesse incite à l'abandon. Écoutons la parole de Gonzague de Reynold s'écriant :

« Un espoir doit être éveillé dans l'esprit des hommes, un espoir qui est presque une certitude, l'espoir dans la force, dans la puissance de la volonté humaine. Contre tout ce qui demeure encore du vieux déterminisme, contre la loi fameuse de l'évolution créatrice, contre toutes les formes du fatalisme ou du panthéisme, il faut affirmer aujourd'hui que la volonté de l'homme, la volonté individuelle, est seule capable de sauter à cheval sur les événements et de les détourner de l'abîme.

» Il suffit de ce qu'on appelle les hommes nécessaires, mais ces hommes-là, ce n'est pas le hasard, la fatalité qui les produit. Ils viennent quand on les suscite. »

C'est sur ces hautes pensées que nous voulons terminer ce livre.

Léopold II rend aujourd'hui à son peuple — il a bien droit, n'est-ce pas, au possessif du vieux langage monarchique? — le suprême service d'un réconfort moral dans les jours difficiles que nous traversons. Une vie comme la sienne, toute consacrée à la chose publique, couronnée par des succès lentement réalisés à des échéances lointaines, enseigne à l'autorité d'avoir confiance en elle-même et d'attendre du jugement de la postérité, et non des applaudissements de la foule, la justification de ses actes; elle montre à la nation qu'il lui faut faire confiance à l'institution royale qui, en trois générations, a donné à la Belgique les bons serviteurs que l'on sait. En soulignant ces vérités d'expérience, en dégagant des annales de la Belgique contemporaine ces lois fondamentales de la physique politique, l'écrivain a conscience de ne pas avoir accompli une œuvre inutile. L'histoire, quand elle s'attache à ressusciter une figure de cette taille, n'est plus un simple divertissement intellectuel : elle contribue, par son objet même, à la formation de l'esprit public et au redressement de la conscience nationale.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

A propos d'un Pardon breton

L'opinion catholique chez nous, indulgente d'ordinaire à la Belgique, plutôt sévère pour la France, n'apprécie, peut-être pas à sa juste valeur, l'admirable effort qui s'y déploie actuellement sur le plan religieux. D'action politique concertée, directe et immédiate, à travers tant de divisions, il ne pouvait être question, là-bas, mais, obéissant à la grande consigne de Pie XI, on travaille dans beaucoup de diocèses à l'action catholique. Le mot d'ordre a été lancé par le Souverain Pontife. On a secoué la léthargie, on va de l'avant au nom de l'idée religieuse, sur le terrain vierge de politique proprement dite, le terrain de la croyance et de la vie chrétiennes.

On a compris que l'organisation s'imposait pour sauver les individualités éparses et noyées dans la masse des indifférents, pour les affranchir du respect humain, et leur rendre la fierté de leur foi. À l'état sporadique, les consciences s'émoussaient et perdaient la vivacité et la facilité de la réaction. Les catholiques français devenaient le troupeau de sacrifiés qu'on mène à la boucherie. Les attentats les plus criants d'une législation jacobine, sectaire et persécutrice, avaient fini par ne plus éveiller de protestations. Le plan des Loges maçonniques, tel qu'il était dévoilé dans les convents, s'exécutait point par point, le laïcisme triomphait avec insolence, opprimait tous les droits des catholiques en matière d'enseignement, d'associations, saccageant la famille, cherchant à vinculer l'Église après lui avoir retiré par la séparation tous les avantages concordataires.

La liberté ne se demande pas, elle se prend, elle se conquiert. C'est pour la revendiquer et s'approprier à la reconquérir que, dans une foule de paroisses, se forment des comités d'union catholique, qui se fédèrent en organismes diocésains et ceux-ci en un vaste organisme national. Chaque dimanche, sur quelque point de la France, se tiennent des meetings de plus en plus puissants, dont la voix formidable finira par couvrir les clameurs des Loges. Laisant de côté, avec sagesse, les questions d'électoratisme et de politique, s'affirmant comme purement religieuse, cette Fédération reçoit les directives des évêques, chargés par Dieu de gou-

verner les fidèles. C'est vraiment l'Église militante qui se dresse face à l'ennemi des âmes et entend les lui arracher. C'est une croisade pour Dieu et la Patrie.

De retour du fond de la Bretagne, du diocèse de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), où tant de Belges trouvèrent un refuge et la plus cordiale hospitalité pendant la guerre, il m'est doux de marquer, ici, cette intensification de vie religieuse, cet accroissement de fierté et d'énergie qu'il me fut donné de constater. Assurément, la Bretagne est une terre privilégiée, où la foi s'est incrustée dans la tradition, la terre des chênes et de granit, des volontés fortes et des croyances enracinées.

*Nous venons encor du pays d'Arvor
Où le sol est dur, où le cœur est fort
Fiers de notre foi, notre seul trésor
Nous venons du pays d'Arvor.*

Et cependant, là aussi, l'incrédulité, introduite par les fonctionnaires, avait fait des progrès; là aussi, la lâche persécution jacobine avait fait des ruines; là aussi, dans le choix des candidats aux assemblées législatives, beaucoup d'électeurs ne tenaient nul compte des doléances et des justes réclamations de la conscience. Il fallait un réveil, un *sursus* d'énergie, une exaltation de l'âme bretonne. C'est fait. L'Action catholique embrigade les hésitants, les encadre parmi les vaillants et les entraîne ainsi à la vaillance. L'évêque actuel, Mgr Serraud, en moins de trois ans, a soulevé son diocèse au nom de l'idée chrétienne et l'on a vu, naguère, à Saint-Brieuc, une assemblée de trente mille hommes, électrisés par l'éloquence du R. P. Janvier, jurant de défendre les foyers et les autels jusqu'à la victoire.

La vie chrétienne a gagné en éclat et en profondeur. Les œuvres surgissent, à l'appel de l'Évêque et promettent un avenir plus fécond encore que le présent.

Avec les purs deniers du clergé et des fidèles, un séminaire avait été bâti, sans nulle intervention officielle. Odiusement confisqué après la Séparation, converti en caserne, sa restitution fut refusée avec une opiniâtre hypocrisie au grand Evêque patriote, Mgr Morelle, malgré les éclatants services qui lui valurent la Légion d'honneur, malgré l'union sacrée. Et voici que, à l'impulsion de son successeur, s'élève un monument grandiose, aux portes de la ville, en vue de la mer, qui pourra s'ouvrir en octobre prochain. Il y faudra quelques millions que la charité

bretonne assure à son évêque. « Qu'on s'avise de nous reprendre encore celui-ci, a-t-il dit au jour de l'inauguration de la construction, nous le ferons sauter, plutôt que de le rendre à l'ennemi. »

* * *

J'ai pu voir, dans une admirable manifestation de foi et de piété, comment la participation des hommes y était renforcée et me rendre compte de la puissance qui se déploie là-bas dans l'enrichissement et l'ennoblissement de la conscience chrétienne.

On connaît les *Pardons* bretons, qui se distinguent des *Pèlerinages*, en ceci que le Pardon groupe des pèlerins, une fois l'an, pour honorer le patron d'une fontaine, d'une paroisse ou d'une chapelle; il tire son nom, plus vieux que le siècle de Dante, des indulgences accordées à ceux qui se rendent à ce pèlerinage annuel.

On parcourt des lieux interminables pour s'y rendre par les chemins creux et les grèves; on ne s'inquiète pas du logement, car l'église ouverte toute la nuit, offrira un asile. Souvent le Pardon commence par l'embrasement d'un feu de joie, bûcher d'ajoncs et de branchages, et quand l'officiant y a jeté le brandon, une immense acclamation retentit en l'honneur du saint, tandis que, comme à Guingamp, se projettent sur les habitations de la place de fantastiques clartés.

Ces réunions revêtent, en maints endroits, un caractère très pittoresque par la variété des costumes régionaux. Curieux spectacle, écrit un auteur du pays rennois, M. l'abbé Millon, que ces troupes endimanchées, ondulant parmi les frissons des coiffes aux ailes de dentelle, dans le chatoiment des broderies et les envolées des rubans de velours. A Sainte-Anne d'Auray, j'ai vu, pendant la guerre, la plus riche collection et la plus diaprée que l'on puisse voir, de tabliers brodés : c'était toute une dot que ces Bretonnes portaient sur elles avec une rare élégance.

Le Pardon s'accompagne souvent de festivités populaires, voire de beuveries, qui en déparent la beauté spirituelle. Il n'en va pas ainsi du Pardon de Notre-Dame d'Espérance, de Saint-Briec, auquel j'eus la joie d'assister. Gravé, en 1848, sur le socle d'une statue de la Vierge, à la suite d'une guérison miraculeuse, par un vénérable prêtre, M. le chanoine Prud'homme, ce nom si suave et si suggestif : « Notre-Dame d'Espérance », a fait fortune. Il est porté par un gracieux sanctuaire, siège d'une archifrérie, rayonnant sur la France entière, créée sous Pie IX, pour le salut de ce noble pays et pour la paix du monde. Il est le centre et le foyer d'une dévotion traditionnelle envers Celle que tous considèrent comme la Reine de la cité briochine. C'est à la clôture du mois de Marie, qui s'y célèbre depuis 1838 avec un exceptionnel éclat, que le Pardon de Notre-Dame attire une foule qui double la population de la petite ville.

Cérémonies religieuses, messe solennelle, sermons français et breton, exercices variés de piété, vénération d'une relique du voile de la Vierge, conservé à Chartres, se succèdent presque sans interruption durant la vigile et le grand jour. La piété bretonne est saisissante : c'est devant l'image sainte une longue extase de recueillement, ou le murmure incessant de la prière. Exclusivement religieux, sans aucun alliage profane, le Pardon que je décris est comme une cure thermique d'âmes, où elles viennent se retremper, chercher, avec une confiance illimitée, la guérison de quelque plaie secrète et rebelle.

Le Pardon se couronne par une splendide manifestation. Dès que les ombres du crépuscule sont descendues, un immense cortège aux flambeaux, convoyant la Madone, sort de la basilique, fleuve de lumières qui serpente à travers la ville illuminée, pour ne rentrer qu'un peu avant minuit. Groupes paroissiaux, délégations étrangères, institutions de la cité, femmes, enfants, jeunes gens, hommes en masse profonde, tous les pèlerins, l'insigne du Pardon à la boutonnière ou au corsage, soutenus et entraînés par des corps de musique, ne cessent pas un instant de faire alterner la prière et le chant des cantiques. C'est une marche pleine de foi et d'allégresse, que ferme un clergé nombreux : séminaristes, curés, recteurs, chapitre, l'Evêque.

La célèbre Madone couronnée, statue d'un réel mérite artistique, est portée en triomphe à travers les rangs épais des assistants, par les rues dont plusieurs offrent un aspect féerique, au sein d'un enthousiasme contenu par le respect. Le cortège vient se rassembler sur la place principale où s'élèvent la cathédrale, la préfecture et la mairie. Sur un kiosque resplendissant de mille feux, la

Vierge est hissée et l'Evêque, avec les principaux membres du clergé l'entourent. Devant cet immense auditoire, l'Evêque adresse une brûlante exhortation et donne sa bénédiction solennelle. Pas une note discordante, pas une tête qui ne se découvre devant la Madone, la mairie elle-même, associant la Ville officiellement à la solennité par une belle illumination, un transport général et unanime de foi, de piété, de confiance et d'amour.

Au retour, à l'église où la multitude s'écrase, après le chant du *Te Marian laudamus*, adaptation à la Vierge de l'hymne ambrosien, à minuit commencent les messes qui se succèdent jusqu'à deux heures du matin, les confessionnaux sont assiégés et il s'est distribué cette nuit seule, plus de trois mille communions. Les hommes étaient exceptionnellement nombreux : graves figures de Bretons où se reflète l'âme forte et silencieuse de la race.

Dans l'église, ouverte toute la nuit, l'aube trouvera endormie cette foule de braves gens.

On voit que le sectarisme qui barre le chemin au Christ-Roi dans les rues de tant de cités en France, est inconnu en Bretagne. Quel peuple admirable tel que l'Eglise l'a façonné! Il possède à lui seul assez de foi et d'énergie pour sauver en France l'esprit chrétien.

J. SCHYRGENS.

P. S. — Dans une lettre privée, le R. P. Charles, S. J., dont la personne nous inspire une particulière estime et aux talents variés duquel nous n'avons jamais manqué de rendre justice, proteste avec véhémence contre l'interprétation, parue ici, sous notre responsabilité personnelle, de son article *Le cardinal Mercier et la théologie*.

Il va jusqu'à la trouver maligne et calomnieuse.

A part cette imputation, qui ne s'explique guère que par un manque de sang-froid, cette belle indignation jouira non seulement le signataire de ces lignes, mais aussi tous ceux — et ils furent nombreux, à notre connaissance, — qui s'étaient mépris sur la portée de l'article de l'éminent religieux.

Nous ne rechercherons pas d'ailleurs la cause de notre erreur et comment on a pu très loyalement transformer en critique perfide l'expression d'une franche et sincère admiration.

J. S.

Union des Eglises

On lit dans la *Reichspost* :

Un congrès pour l'Union des Eglises s'est ouvert à Vienne, le 25 mai, sous les auspices des deux grandes sociétés scientifiques catholiques d'Allemagne et d'Autriche : la *Leogessellschaft* et la *Goerresgesellschaft*.

Des amis de l'Union sont arrivés de toutes les parties de l'Autriche, de l'Allemagne et des Etats successeurs. Des orthodoxes sont également présents. La séance d'ouverture a lieu, à 10 heures du matin, sous la présidence du docteur von Hussarek, ancien président du Conseil, et en présence du Cardinal-Archevêque de Vienne. Une lettre du Nonce apostolique est lue exprimant les regrets de Mgr Sibilia de ne pouvoir assister à la réunion.

Le cardinal Piffl parle de l'importance de la réunion du Congrès à Vienne; Vienne, cette ancienne clé du Proche-Orient. La convocation prochaine d'un Concile pan-orthodoxe sur le mont Athos lui donne plus de relief encore.

Le docteur Ernst Tomek, professeur à l'Université de Vienne, parle de « l'Eglise catholique et les communautés chrétiennes de l'Orient ». Le conférencier énumère les causes de la séparation des Eglises : byzantinisme, domination de l'Etat byzantin sur l'Eglise, hypernationalisme des peuples de l'Orient. Mais ce n'est pas l'orthodoxie seulement qui est coupable. Ce n'est que lorsque les « frères séparés » auront senti et reconnu la nécessité de la vie dans l'Eglise, la nécessité du progrès subjectif de la vérité révélée que la séparation prendra fin.

Quels sont les principaux facteurs militant aujourd'hui en faveur de l'Union? Rome d'abord, qui ne cesse d'adresser des appels à l'Orient. Le byzantinisme, première cause de la séparation n'est plus. D'autre part, le nationalisme devra perdre beaucoup de sa virulence en Orient comme en Occident, avant que toutes les nations ne reconnaissent la suprématie de l'Eglise catholique. Jadis, on relevait entre l'Orient et l'Occident soixante points controversés, il en reste huit, les divergences rituelles sont reléguées au second plan; il y a pourtant toujours des difficultés très réelles à surmonter. M. Tomek a conclu par un appel éloquent aux « frères séparés » de l'Orient, et fut longuement applaudi par l'assistance.

Mgr Lübeck (Fulda), professeur d'École supérieure, a parlé ensuite sur le thème : « Les problèmes de l'Union avec l'Orient chrétien ». Il constate, qu'au début, il n'y avait entre l'Orient et l'Occident que deux points de divergence seulement. Au XV^e siècle, il y en avait. Depuis la Réforme, leur nombre s'est accru à vue d'œil. Les Eglises orthodoxes de nos jours sont plus éloignées de l'Eglise catholique qu'aux IX^e, XI^e et XV^e siècles. L'influence protestante n'a cessé d'élargir la fissure. D'autre part, les points de contact sont plus nombreux que les divergences, et aucune Eglise chrétienne n'est plus près du catholicisme que l'Eglise orthodoxe.

L'Union est, de ce fait, possible; pourtant, elle n'est pas probable à l'heure actuelle. Pour se rapprocher de l'Eglise grecque, il faut une voie nouvelle, celle d'un contact et d'un échange de vues personnels entre théologiens et prélats orthodoxes et catholiques. Le temps des grands conciles n'est plus. Cette nouvelle voie est longue et âpre, l'expérience des Jésuites au XVIII^e siècle n'en démontre pas moins qu'elle peut mener au succès. Une partie de la Russie sera peut-être la première à être conquise. En étudiant l'histoire et la situation de l'orthodoxie, il faut savoir reconnaître ce qu'elles ont de beau, de noble.

Au cours de la discussion qui a eu lieu l'après-midi, Mgr Hornikiewicz (Eglise grecque unie) s'est attaché à démontrer que dans les croyances populaires orthodoxes, il y a beaucoup plus d'éléments catholiques que chez les savants théologiens orientaux. L'orateur a insisté sur la très grande importance pour les missionnaires de s'assimiler la façon de penser orientale.

M. Antoine Baumstark, professeur à l'Université d'Utrecht, a parlé ensuite de « L'Eglise catholique et les Eglises d'Orient : Ce qui les unit, ce qui les sépare. »

M. Braumstark a commencé par énumérer et analyser les trois facteurs qui, dans les rapports entre l'Occident et l'Orient, ont eu une importance décisive, différente situation géographique et culturelle; l'Occident seul a subi les migrations des peuples germaniques et à dès lors, seul, passé par une époque véritablement « médiévale », alors qu'en Orient le monde antique christianisé a survécu jusqu'aux âges modernes; l'éthique gréco-orientale est très différente de l'éthique germano-romaine. De ces circonstances d'ordre historique ont dérivé : Une compréhension différente du concept de l'unité de l'Eglise, une attitude différente à l'égard du culte et du développement dogmatique, une conception différente du monde extérieur.

L'Orient conçoit l'unité de l'Eglise de façon synthétique, les Eglises séparées formant une entité supérieure. L'Occident a fait dériver de façon constructive de Rome, envisagée comme centre d'unité. L'Orient a marché sur les traces de la religiosité mystique des derniers temps de l'antiquité. Ses tendances sont purement cultuelles, ses intérêts dogmatiques ne s'étendent pas plus loin que le problème — indispensable pour le culte — de la divinité et de l'humanité du Christ. Dans l'Occident, l'élément social et cultuel de la liturgie se retire de plus en plus à l'arrière-plan en faveur des formes subjectives de la piété. D'autre part, la spéculation dogmatique est étudiée pour son propre compte et ne cesse, dès lors, de progresser. Aussi, l'Orient regarde-t-il l'Occident comme « révolutionnaire » dans le domaine dogmatique, comme s'étant détaché de l'ancienne base de la Foi. Mais, à son tour, l'Orient paraît à l'Occident ossifié dans les rites et sans piété vivante. La mentalité de l'Orient est foncièrement mystique, il semble déjà vivre de cette vie nouvelle à laquelle la résurrection du Christ a donné naissance et qui a vaincu la mort. L'Occident, pratique, empoigne à la romaine les choses de ce monde et tâche de les dominer par l'esprit religieux.

Résultat : L'Occident est plein de cette activité pratique des ordres religieux et de toute cette charité étrangères à l'Orient, mais sa mentalité est d'essence juridique et unilatérale.

Le professeur Baumstark énumère ensuite quelques-uns des points que le catholicisme et l'orthodoxie ont de commun : Les sept premiers Conciles généraux qui jettent les bases de la foi chrétienne; la hiérarchie épiscopale; l'Eucharistie; un sacerdoce valide. Depuis qu'elle a pris contact avec le protestantisme, des tendances à une extension dogmatique ont commencé à se manifester en Orient aussi; d'une façon générale, elles éloignent plus encore de Rome l'orthodoxie. Elles n'en ont pas moins ce bon côté que, théoriquement, elles font surgir devant l'Orient orthodoxe la possibilité du développement dogmatique. Malgré toutes les divergences, a conclu M. Baumstark, ces trois éléments : La divinité du Christ, le culte des saints et de la Sainte-Vierge, et l'Eucharistie sont comme trois piliers qui permettront de jeter un pont vers l'Unité, vers l'Union au jour que Dieu aura fixé.

Deuxième journée, 26 mai. — La séance est ouverte sous la présidence de M. von Hussarek. Le docteur Félix Haase, professeur à Breslau, entretient l'auditoire de : « L'Eglise russe et l'Union ». L'histoire des tentatives d'union,

qui ont eu lieu jusqu'ici et qui avaient la Russie pour objet, nous montre, dit M. Haase, qu'elles étaient toujours motivées par des événements d'ordre politique. C'est alors que l'Ukraine et la Russie occidentale appartenait à la Pologne unie à la Lithuanie, que fut conclue, sous l'influence polono-catholique, l'Union dite de Brest (1596). Ces régions récupérées par la Russie, l'Union prit bientôt fin, non sans recours à la violence.

Aujourd'hui, que la Russie-Blanche est en partie polonaise, l'Union redevient possible. Il dépend de l'Eglise catholique de résoudre les difficultés d'ordre politique, national et psychologique qui y sont liées, difficultés qui sont bien plus grandes que celles de nature dogmatique.

En ce qui concerne la Russie proprement dite, les obstacles sont bien plus grands encore. Dès le XII^e siècle, on y polémique âprement contre les « Latins ». Pour le peuple russe, *catholique* et *polonais* sont synonymes. La clé de voûte du problème de l'Union git dans les dogmes relatifs à la nature de l'Eglise et à la Primauté du Pape. L'attitude nettement anti-catholique des slavophiles et d'un écrivain comme Dostoïewsky n'a pas été sans influencer fortement l'opinion russe à cet égard.

Les Eglises dites nationales constituent, aujourd'hui, le plus sérieux obstacle à l'Union. Ces Eglises ne peuvent servir ni la cause de celle-ci, ni celle de la réconciliation des peuples. C'est surtout au clergé qu'il convient d'inculquer la nécessité d'un rapprochement plus étroit avec les Eglises d'Orient et celle d'un échange de vue entre théologiens catholiques et orthodoxes. Des réunions de ce genre et des recherches de nature purement scientifique sont grandement désirables.

Après un échange de vues, le docteur Diodore Kolpinsky, de Varsovie, a parlé des « Difficultés psychologiques de l'Union du côté russe ».

Trois périodes doivent, selon lui, être distinguées dans l'histoire russe, Première, de la conversion au christianisme jusqu'au Concile de Florence (988).

Seconde, du Concile jusqu'au schisme *starover* (vieux ritualiste), sous le patriarcat de Nikon (XVII^e siècle).

Troisième, de Nikon jusqu'à nos jours.

La date précise de la séparation de la Russie d'avec Rome ne saurait être déterminée avec certitude : elle ne saurait être en tous cas postérieure aux événements qui suivirent, en Russie, le Concile de Florence. Mais la conscience populaire en Russie n'est pas essentiellement distincte de la conscience catholique et occidentale. Les manifestations traditionnelles et primordiales de la vie chrétienne et religieuse du peuple russe sont authentiquement catholiques (1). Les millions de *starover*s doivent être regardés comme une image vivante de l'ancienne Russie, encore catholique en esprit. Si on prend contact avec les vieux ritualistes de façon non fugitive, mais permanente, on a l'impression irrésistible qu'ils sont de vrais catholiques (2). En somme, il est de fait que tout ce qu'il y a en Russie de nettement anti-catholique est d'origine postérieure, grecque ou protestante. Nul doute que la majorité du peuple russe n'adhère toujours — inconsciemment — aux traditions primordiales et catholiques.

Les principales difficultés s'opposant à l'Union sont, chez les Russes, d'ordre psychologique. On ne saurait assez combattre ce préjugé si répandu, selon lequel la piété russe serait surtout d'ordre émotionnel, alors que la piété occidentale dériverait de la raison. Cette conception, tout à fait fautive, est un sérieux obstacle. La faute en est du reste en grande partie aux Russes eux-mêmes. On parle souvent du retour de l'*intelligentsia* russe à l'orthodoxie. Ce retour est d'ordre plutôt national que religieux. Il peut être affirmé avec une certitude absolue que la presque totalité des émigrés intellectuels et la majorité de l'*intelligentsia* dirigeante restée en Russie, envisagent la religion d'un point de vue relativiste et protestant, même entièrement théosophique (3).

La méthodologie de l'œuvre de réunion doit s'engager sur une voie toute nouvelle. Tout d'abord, il faut savoir sentir avec affection l'âme russe; il faut moins parler des contrastes entre l'Orient et l'Occident, plus du côté œcuménique et catholique. Les missionnaires catholiques ont tort de tant insister sur la beauté des rites orientaux et de parler de la nécessité de l'Union. Le premier procédé est souvent interprété comme étant de probité douteuse. Le second point n'a pas du tout besoin d'être démontré. Ce qu'il faut prouver aux orthodoxes, c'est l'« orthodoxie » des catholiques.

Le confrencier met en garde contre les « expériences ». On a considéré comme telles, en Russie, les voyages du P. d'Herbigny, lequel n'a pris contact qu'avec l'Eglise bolchévikhophile. Il est du reste vraisemblable que les autorités soviétiques l'ont empêché d'agir autrement.

Etant donné que, autant qu'on peut humainement le prévoir, l'*intelligentsia* russe va encore jouer dans l'avenir un grand rôle, il conviendrait d'éveiller son âme encore potentiellement orthodoxe, malgré toutes les

(1) Voilà une affirmation bien hasardée. C^o P.

(2) Il est à supposer qu'ici le confrencier a été mal compris et que cette absurdité (c'en est une) est imputable au correspondant de la *Reichspost*. C^o P.

(3) Cette observation encore est plus que sujette à caution. C^o P.

Influences protestantes et modernistes, par l'intermédiaire de l'orthodoxie populaire primitive, et, dès lors, catholique.

L'orientation catholique de cette orthodoxie populaire a aussi des adhérents dans certaines parties du clergé. Les catholiques ne doivent pas mettre leur espoir dans les dissensions qui déchirent le sein de l'Eglise russe; il leur faut, tout au contraire, se réjouir de ce que la débâcle de celle-ci ne soit pas définitive. Il ne serait pas catholique d'édifier l'universaire catholique sur des ruines. « Sincérité conséquente » : voilà la seule méthode vraie et apostolique. Le Russe devient ultra-défiant dès qu'il flaire instinctivement que la sincérité fait défaut, fût-ce dans une mesure infime. Il ne reste dès lors, sans insister outre mesure sur les rites, qu'à révéler la vérité de la doctrine catholique et la beauté surnaturelle de l'Eglise catholique au cours des siècles. Les obstacles que rencontre l'Union découlent moins des particularités de la psychologie russe, particularités souvent exagérées de façon fantastique, que du manque de contact psychologique entre l'Orient et l'Occident. Pour des raisons d'ordre national, et du reste compréhensibles, une grosse partie du *Russentum* se méfie de tout ce qui est ou est censé être occidental.

Ces méfiances sont exploitées par les sphères anticatholiques. Il faut redoubler d'efforts et travailler dans un esprit de charité ni orientale, ni occidentale, mais catholique. (*Vifs applaudissements.*)

Le docteur Ivan Turyn (Vienne) fit ensuite une leçon sur « L'état actuel de l'Union avec les Eglises d'Orient ». Il a spécialement examiné la situation de l'Eglise unie de Galicie et a fait mention des deux couvents de Bénédictins déjà ouverts en Belgique, et de deux couvents de Bénédictines qui vont y être ouverts encore, pour travailler à l'œuvre de l'Union en Russie, dès que l'heure propice aura sonné. L'Union ne pourra exister, a dit le conférencier, que lorsque l'ancienne culture chrétienne de Byzance aura été restaurée, que la vie religieuse qui, autrefois, florissait dans l'Eglise grecque se sera de nouveau épanouie. Un monarchisme grec renoué devra en être un des instruments. Le conférencier a clôturé sa leçon en invoquant le nom de saint Josaphat, dont la dépouille repose à Vienne.

27 mai, troisième et dernière journée. — Le baron Constantin Wrangel (Rome), Russe et orthodoxe, parle des « Efforts russes relatifs à l'Union ». Il commence par remercier les catholiques de tout ce que la charité catholique a fait pour les Russes émigrés et prononce, avec une reconnaissance particulière, le nom du cardinal Mercier.

Le conférencier insiste sur la nécessité d'éviter les maladroites pouvant anéantir toute l'impression produite par les œuvres de charité. La question de l'Union n'est-elle pas aussi et surtout un problème psychologique? Le conférencier déplore que les Russes aient été tout à fait exclus des organisations catholiques formées pour travailler en Russie. Il regrette que peu semble avoir été fait pour défendre les catholiques russes persécutés en Russie par le bolchévisme. Il serait hautement désirable que toute la situation fut revisée de façon radicale.

Le rapprochement ne sera jamais réalisé si les rapports de catholiques à orthodoxes restent ceux de protecteurs à protégés, de bienfaiteurs à ceux qui sont secourus. Les relations réciproques devraient porter un autre caractère. L'absence de véritable collaboration exerce des effets défavorables de deux façons. La connaissance réciproque est par là rendue extrêmement difficile; l'action qui devrait servir au rapprochement prend de plus en plus les apparences d'un système de prosélytisme et dépouille la noble et éminemment chrétienne activité catholique des succès que cette activité mériterait. L'action charitable devrait être de façon radicale séparée de l'action unioniste.

Le conférencier s'élève ensuite contre les bruits très répandus selon lesquels aucuns liens ne rattacherait les émigrés russes à leur pays. Malgré leur exil, ces émigrés entretiennent avec leur patrie les rapports les plus intimes, et sont unis par une vie commune (1). Lorsque les jeunes générations russes seront revenues chez elles, ce seront elles qui décideront de l'attitude et des sentiments de la Russie. Si elles y reviennent avec le sentiment de leur fierté nationale lésée, avec un sentiment d'hostilité contre l'Union, aucun savant, aucun saint, aucun sage occidental n'y pourront rien. Or, de pareils sentiments existent. Ils sont entretenus par un tas de petits faits sans importance, par des nuances qui font sentir à la jeunesse russe quel abîme la sépare toujours de l'Occident. Ce n'est que lorsque le catholicisme aura fait nettement comprendre qu'il ne veut pas autre chose que mettre à la disposition de l'orthodoxie, pour lui venir en aide, sa puissance d'orga-

sation; lorsqu'il aura aidé à réaliser virtuellement les desiderata pontificaux et les ordonnances pontificales dans ce domaine; lorsqu'il aura fait nettement comprendre qu'il ne poursuit aucun autre but que celui de l'unité chrétienne; lorsque les Russes se seront persuadés que le catholicisme n'aspire pas à dominer sur eux, ce n'est qu'alors que seront jetées les bases d'un véritable rapprochement.

Le conférencier a énuméré ensuite toutes les encycliques et ordonnances pontificales parlant du rapprochement avec les Russes, et a parlé de l'allocation du 18 décembre 1924, engageant tous les chrétiens à lutter contre le socialisme et le communisme. Si tel est le vœu du Pape, une action, une collaboration de tout le monde chrétien s'impose. Les Russes devront y prendre part et une égalité complète de droits devra, de ce fait, leur être concédée. Aucune propagande ne saurait être aussi utile qu'une action commune. Mais pour que celle-ci puisse être réalisée, les Russes doivent avoir des preuves de véritable unité chrétienne, unité qui puisse être opposée à celle de nos adversaires. Une lutte acharnée agissant par mille moyens fait rage, à l'heure actuelle, dans le monde entier, contre la religion chrétienne. Il ne saurait plus être question d'un problème spécialement russe, anglais ou espagnol : la lutte est menée contre toute la chrétienté; le monde est divisé en deux camps et le danger augmente de jour en jour. Mais la Russie joue ici un rôle de toute première importance. Lorsqu'elle sera ressuscitée et aura pris sa place dans un front chrétien unique, celui-ci sera inexpugnable; si la Russie reste dans l'état présent, elle constituera, pour nos adversaires, un réservoir inépuisable. Aussi faut-il employer tous les moyens pour ne pas être privé du facteur russe, pour réaliser une unité visible et tangible, pour débarrasser la voie de tous les obstacles, pour réparer les multiples fautes commises dans le passé et pour restaurer ainsi la véritable fraternité en Dieu.

L'après-midi, une dernière séance solennelle a lieu dans la salle des fêtes du *Niederösterreichischer Gewerbeverein*. Le président, professeur Inntzer, salue M. Basset Parry Jones, représentant du *Catholic Council of international relations*, lequel annonce qu'une *Catholica Unio* a été fondée en Angleterre avec l'objet de promouvoir la réunion avec les Eglises d'Orient.

Le docteur Eibl, professeur de philosophie à l'Université de Vienne, clôt le congrès par une leçon sur « L'Ideologie de l'Union ».

Il se demande si cette séparation tant de fois séculaire entre l'Occident et l'Orient ne serait pas due à une loi historique? Les deux Eglises chrétiennes seraient-elles si dissemblables, que l'Union deviendrait par là à peu près impossible? Pour tout chrétien, la réponse à ces questions est dans la prière de Notre-Seigneur : *Ut sint unum*. A supposer que les deux Eglises soient véritablement de types différents, il faut rechercher comment ces deux types pourraient être amalgamés en une unité supérieure.

La théologie grecque, héritage commun de la chrétienté, n'en a pas moins influencé les Eglises d'Orient d'une façon spéciale, en leur inculquant le réalisme platonicien : du point de vue de ce réalisme, les hommes forment un tout et, de ce fait, sont reliés organiquement les uns aux autres. Du reste, ce réalisme a des fondements dans l'Evangile et on le trouve exprimé chez saint Paul. C'est cette conception réaliste qui permettait aux chrétiens d'Orient de comprendre comment l'humanité avait participé au péché d'Adam, puis aux mérites du Christ.

Qu'on se représente les individus séparés, unis en une vie plus grande et supra-individuelle. Du même réalisme platonicien dérive le concept d'une humanité « déifiée » par l'Incarnation du Rédempteur. Mais de pareilles idées restent étrangères à l'Occidental de nos jours.

L'individualisme occidental et sa propulsion à l'activité semblent de prime abord inconciliables avec le réalisme platonicien. Chez saint Augustin seulement, ce réalisme et l'individualisme ne sont pas étrangers l'un à l'autre : ce sont deux parties d'un même tout. Après une discussion approfondie du concept augustinien et de ce qu'il faut entendre par individualisme, le docteur Eibl conclut que la doctrine augustinienne de la connaissance appartient au type platonicien et en est le complément nécessaire. Cette harmonie ne s'est du reste pas maintenue dans le développement historique ultérieur : c'est là une des raisons des divergences qui se sont produites dans la vie intellectuelle de l'humanité européenne au début des temps modernes.

Mais le fait que le réalisme qui caractérise la théologie gréco-orientale et l'individualisme propre à saint Augustin et à l'Occident étaient, au début, étroitement liés et pourraient être à nouveau unis en une même « âme », est d'une importance primordiale pour l'œuvre de l'Union.

Le conférencier a caractérisé, comme l'objet idéal de l'Union, la reconstitution de l'unité de la culture occidentale détruite par la Renaissance et la Réforme dans de plus vastes limites rappelant le tableau présenté par l'Europe au Moyen âge. Pourraient être utilisées à cet effet la philosophie et la politique de Leibnitz, l'idée d'un « troisième empire » formulée

(1) Le conférencier exagère un peu, je le crains. C^{te} P.

d'abord par l'idéalisme allemand, mais surtout développée avec passion par les Russes, la philosophie mystique de Solovieff, la *Kulturphilosophie* de Kralik. Le conférencier a tout particulièrement recommandé pour le rapprochement entre chrétiens l'union du réalisme platonicien avec la doctrine augustinienne sur la connaissance et l'introduction de l'empirisme dans ce système. Pareille combinaison aurait des conséquences bienfaisantes pour les chrétiens d'Orient en leur permettant de résister, lors de l'industrialisation imminente de leur pays au matérialisme et au mécanisme, et fournirait à l'Occident les fondements appropriés à la reconstitution d'une nouvelle culture chrétienne.

* * *

Après cette leçon, quelque peu abstraite et abstruse, souligné par les applaudissements de l'assistance, le président a soumis, à l'assemblée, une série de résolutions votées à l'unanimité.

La première demande à Sa Sainteté, étant donné que l'œuvre de rapprochement des Eglises gagnerait beaucoup si les étudiants de théologie orthodoxe faisaient connaissance avec l'esprit catholique, de bien vouloir faire examiner si des étudiants orthodoxes ne pourraient pas être reçus avec cet objet dans des séminaires et établissements d'instruction catholiques.

Une seconde résolution soulève la question d'une aide financière à certains jeunes Russes méritoires et nécessaires, fréquentant les cours de la nouvelle faculté de théologie orthodoxe à Paris.

Le Congrès demande au Souverain Pontife, avec insistance, de recommander à tout l'Episcopat de prêter l'assistance la plus active à la *Catholicana* et à l'œuvre des Moines de l'Union.

Le Congrès exprime le vœu que des ouvrages catholiques propres à faire connaître les sentiments, les pensées et l'activité catholiques dans un esprit dépourvu de toute polémique soient traduits et répandus en Orient.

Le Congrès décide de faire mieux connaître par tous les moyens, au monde catholique, les Eglises d'Orient, et ce dans l'esprit des directives apostoliques.

Le Congrès demande chaleureusement que des citoyens des pays intéressés soient appelés à collaborer à toutes les œuvres intéressant l'Orient.

Le Congrès recommande chaudement une participation aussi active que possible des catholiques latins aux offices religieux catholiques de rite oriental.

Enfin, il remercie chaleureusement la *Leogesellschaft* et la *Goerresgesellschaft*, qui ont organisé le Congrès, lequel se sépare après une dernière allocution de l'évêque Seyde, remplaçant le cardinal-archevêque Piffil absent.

AFRIQUE

Un livre intéressant

Le P. Joseph Fraessle, prêtre de l'ordre du Cœur de Jésus, qui a passé quinze ans dans la région du Haut-Congo, dans le voisinage de l'Equateur, publie, sur ses expériences, un livre plein d'intérêt, intitulé *Die Negerpsyche im Uwald an Lohali* (1) (L'Âme nègre des forêts vierges sur le Lohali). Il y rectifie, soit dit en passant, plusieurs erreurs de l'explorateur Stanley, qui avait baptisé la rivière en question : *Arweimi*; en réalité, ce mot signifie, dans la langue indigène : « Que veux-tu dire, jeune homme? »

Stanley avait commis d'autres erreurs encore : Il avait pris pour des manifestations guerrières ce qui n'était qu'une espèce de téléphone primitif, par lequel les villages nègres font connaître les uns aux autres l'approche d'étrangers. Ce « téléphone » est composé d'arbres gigantesques, dont le tronc est vidé de façons diverses; ils rendent, dès lors, des sons différents et, de ces sons, les indigènes forment, en tapant sur l'arbre au moyen de marteaux en caoutchouc, un langage conventionnel. Ces « arbres-tambours » se trouvent sur toutes les routes reliant les villages, et l'enfant nègre apprend, de bonne heure, à se servir de cette espèce d'alphabet *sui generis*. Les chefs indigènes ont toujours deux nègres préposés à leur « arbre-tambour », pour recevoir les messages et pour les transmettre. Alors que, pour parvenir à ma mission, écrit le P. Fraessle, il fallait à la poste

vingt-quatre jours et beaucoup d'argent, je recevais, par ce quasi-télégraphe, des nouvelles de source indigène en deux jours. On m'apprenait, par exemple, qu'un bateau à vapeur était entré dans le Congo, qu'il avait à bord tant de blancs, tant de missionnaires, etc. Ce télégraphe indigène transmet des nouvelles de toutes sortes : naissances, décès, ordres des chefs, etc.

Les tribus nègres possèdent tout un *folklore* : chansons, fables, poésies épiques, dictions et proverbes. Dans chaque village, il existe un poète ou un rhapsode, dans la tête duquel toute cette littérature est emmagasinée. La mémoire de ces hommes est bien plus retentive que celle des Européens.

Les nègres Bantou, habitant l'Afrique centrale, comptent deux cent dix-sept tribus, avec langues et mœurs différentes. La richesse d'expression de ces langues est inimaginable. C'est ainsi que, pour exprimer le futur, elles n'ont pas moins de douze formes différentes. En revanche, les mots pour désigner les couleurs font défaut. Ces Nègres ne connaissent que le « clair », le « sombre », « l'éclatant ». La cause en est que dans les forêts vierges, la végétation luxuriante oblitère chez les indigènes, à proprement parler, toute notion de couleur, sauf la couleur verte!

Certains sauvages, tels ceux des tribus Kisoko, Kibango, Kingala, sont d'une grande propreté : ils se baignent jusqu'à trois fois par jour et ne se séparent jamais de leur brosse à dents. Exception faite des jours où ils ont récolté, à la chasse, un riche butin, ils ne mangent qu'une fois par jour.

Un jour, un Américain arriva dans la région du Haut-Congo, qui était partisan de la descendance simienne de l'homme. Il mesurait avec soin les têtes des Nègres et notait les chiffres. Mais le missionnaire le mena voir des négrillons nouveaux-nés et lui fit constater que les mères enfermaient les têtes de ces négrillons dans des paniers en forme de pain à sucre et les y laissaient jusqu'à ce que ces petites têtes, ainsi comprimées, prissent la forme de ces paniers. Ce fut au tour de l'Américain de jeter au panier ses chiffres et ses calculs.

Le roitelet nègre ne constitue pas le « gouvernement » de la tribu : il n'en est que l'autorité suprême; de nombreux dignitaires l'entourent, parmi lesquels le maître des cérémonies joue un rôle très important. Chez certains, il existe aussi un « bouffon », lequel est, entre autres, tenu d'assister aux séances de l'assemblée locale et de faire ressortir, par ses observations et ses plaisanteries, les points faibles des débats. Au-dessus de la dite assemblée est le grand *gango* : c'est le grand-prêtre qui sait comment on exorcise les mauvais esprits, qui recherche et découvre ceux qui causent les décès et les malheurs de tous genres, qui veille au culte des ancêtres. Dans la séance de l'assemblée, chacun des orateurs, avant d'ouvrir la bouche, doit tremper ses lèvres dans un peu de cendre d'ancêtres, dont est pleine une sacoche qu'il porte sur lui, pour leur demander de l'assister. Les grands *gagos*, dit le P. Fraessle, ne sont du reste pas nombreux; il n'y en a que quatre dans toute la région habitée par les Mobangos, et ces quatre sont membres d'une association secrète s'étendant au loin, au Nord et à l'Ouest. Une fois par mois, à la nouvelle lune, ces membres se réunissent dans la région entre le Lohali et le Kubi : ils s'y repaissent à des festins de chair humaine, prennent de concert des décisions en cas de besoin, ou avisent aux exorcismes nécessaires, si de nouveaux maux ont frappé les indigènes.

Le christianisme ne pénètre que lentement dans ces masses noires, son infiltration est grandement gênée par les fautes que commettent les administrateurs européens, comme par la résistance des roitelets et des grands-prêtres. Cependant, les jeunes convertis adhèrent au christianisme avec une fidélité héroïque.

De nombreuses quittances nous sont revenues avec la mention « absent ». Nous prions nos abonnés de nous épargner de nouveaux frais et de nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

Pour continuer à servir la revue à 25 francs, nous faisons des sacrifices financiers qui nous autorisent à demander à nos lecteurs de ne pas nous en imposer d'inutiles.

Le service de la revue sera supprimé aux abonnés qui tarderont à se mettre en règle avec notre administration.

(1) 100 pages chez Herder, à Vienne.

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 26,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62, Etterbeek.

Parvis St-Gilles, St-Gilles. Place Liedts, 18, Schaerbeek

Place Saintelette, 26, Molenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

QUI S'HABILLE BIEN
S'HABILLE CHEZ
François Vanderlinden
 Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Simonet Dearscurtter
 Joaillier Orfèvre Horloger
 72 Rue Coudenberg
 1150 de la Cour
 Bruxelles
 GRANDS PRIX
 Liège - 1905
 Bruxelles 1910
 Gand 1913.

P. B. P. PETIT-BEURRE P. B. P. LA REINE P. B. P.

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦
J. Swartenbroeckx
 6, Avenue de la Porte de Hal
 Téléphone 15611 BRUXELLES Téléphone 15611
 ♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦

JGUNTHER
 6 Rue Thérésienne BRUXELLES
 Succurs. H.R. d'Arenberg
 TÉL: 28306

MAISON DU LYNX
 34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie
 Optique
 Jewelles
 Baromètres



 Faces à main
 Articles de luxe
 et ordinaires

Exécution soignée
 des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

Banque de l'Arrondissement d'Anvers
 SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
 Longue rue Neuve, 107-111
 ANVERS

 Succursale :
 Rue Théophile Roucourt, 2
 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
 Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
 d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.**C^{ie} française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.**LIBRAIRIE MAISON LIELENS**

SAINT-LUC

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26 BRUXELLESMISSALE ROMANUM. — BREVIARUM ROMANUM. — LIVRES LITUR-
GIQUES. — ASCETISME. — GRAND CHOIX DE LIVRES DE PRIÈRES
ET DE CHAPELETS. — IMAGERIE RELIGIEUSE. — CACHETS DE
1^{re} COMMUNION.**Typographie. — Lithographie. — Reliures.****"NUGGET" Polish***For
all
your
shoes***"NUGGET" fait luire**
Toute teinte de cuir

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS